

Ἦρικουν δὲ κατὰ κώμας ἀτειχίστους.

Sources historiographiques et nouvelles acquisitions archéologiques à propos des sociétés gauloises en Cisalpine du IV^e au I^{er} siècle av. J.-C.

MARCO CAVALIERI¹

RÉSUMÉ

La variété du cadre géographique, ethnique et environnemental de la Cisalpine avant la conquête romaine, qui débute par la fondation de la colonie latine d'*Ariminum* en 268 av. J.-C., rend toute synthèse sur la macro-région padane assez difficile, sinon inutile.

L'interprétation donnée par Raffaele C. De Marinis en 1984 – concernant une organisation territoriale par villages dispersés et par fermes, souvent identifiés grâce à leurs nécropoles plutôt que par leurs habitats – reste d'actualité.

Par conséquent, l'aperçu de cet article ne pourra qu'être incomplet et de taille subrégionale. Le but sera de faire le point sur les données de l'historiographie antique à propos des habitats celtes ou, d'une manière plus générale, préromains en Cisalpine et montrer quelques cas de contextes archéologiques dans le cadre de la plaine du Pô, surtout cispadane, et le monde alpin centre-oriental (Val Camonica et Frioul). En effet, l'identité morphologique et technique des habitats du second âge du Fer en Cisalpine montre de nombreuses caractéristiques communes que l'on pourrait définir de multi-ethniques car répandues parmi les Vénètes, les Ligures, les Rhètes, bien sûr les Celtes, et aussi les Étrusques. Ce constat réduit la valeur de marqueur ethnoculturel que l'on accorde aux habitats d'une manière trop automatique et rapide. Par conséquent, les concepts de métissage, intégration et cohabitation constitueront la base conceptuelle de notre enquête archéologique.

MOTS CLES

Gaule cisalpine, architecture, matériaux, urbanisme, métissage

ABSTRACT

The geographical, ethnical and environmental diversity of Cisalpine Gaul before Roman conquest – starting with the foundation of the Latin colony of *Ariminum* in 268 BC – makes synthetic approaches to the Padan region difficult, if not impossible.

Raffaele C. De Marinis' 1984 hypothesis of regional settlement patterns characterized by scattered villages and farmsteads (often only identified through their associated cemeteries) remains largely valid.

In the light of these observations, the data base used in this article can only be considered incomplete and the scope of this research, sub-regional. The objective of this paper is to propose a historiographical synthesis on pre-Roman habitation sites in Cisalpine Gaul. This is illustrated by archaeological examples from the Po Plain and the Val Camonica and Friuli regions. Late Iron Age Cisalpine habitation sites show common morphological and technical features that can be defined as multicultural due to their common occurrence in Venetian, Ligurian, Rhaetian, Celtic and Etruscan contexts. This observation limits the value of habitation sites as cultural markers. Consequently, the concepts of *métissage* (hybridization), integration and cohabitation will form the basis of this archaeological inquiry.

KEYWORDS

Cisalpine Gaul, Architecture, Materials, Urbanism, Hybridization

¹ Prof. Dr. Marco Cavalieri, Université catholique de Louvain
Président du Centre d'étude des Mondes Antiques
Place Blaise Pascal, 1 Collège Érasme, b.te L3.03.13
1348 Louvain-la-Neuve - BELGIQUE
marco.cavalieri@uclouvain.be

INTRODUCTION

À l'occasion de mon intervention au 38^e Colloque international de l'AFEAF, j'avais déjà pu exprimer verbalement une certaine hésitation – pour ne pas dire une crainte – face au thème qui m'avait été assigné, sans nul doute trop vaste pour mes seules forces, ce qui le condamnait dès lors à une analyse et une conclusion déficitaires. En effet, synthétiser l'état de l'art en matière de « Morphologie des sites, architecture et matériaux » dans le second âge du Fer en Gaule cisalpine était et reste un objectif ardu pour diverses raisons. Premièrement, l'ampleur de la macro-région examinée (112 700 km²); ensuite, sa différenciation ethnique et culturelle, un problème qui dure depuis toujours et qui prend de multiples formes; la dernière raison – et non la moindre – est la présence encore peu nombreuse et fragmentaire de données relatives à la nature et aux structures des habitats entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C., du moins à ma connaissance. En outre, la perspective d'étude adoptée est, bien évidemment, liée à ma formation d'archéologue romaniste, qui observe la Cisalpine du point de vue de ses confrontations, rencontres et conflits avec Rome, à partir du III^e siècle av. J.-C., ainsi que des changements que ces relations ont engendrés. Dans cet article, nous tenterons de comprendre dans quelle mesure le substrat autochtone (précédant Rome) a survécu dans la tradition édilitaire de l'époque historique. En apparence, il s'agit de très peu de traces archéologiques. Il est vrai que l'avancée de Rome – dans des temps et des modalités différentes en fonction des zones et des peuples rencontrés – s'est toujours conclue par un effacement progressif et substantiel du substrat matériel précédent, particulièrement en plaine (moins dans les montagnes). Cela rend difficilement acceptables des définitions comme celle de la civilisation gallo-romaine employée en archéologie transalpine. En effet, pour citer un exemple, la composante gauloise est difficilement et rarement reconnaissable sous le profil archéologique du faciès romain (GRASSI 1991, 12-13), surtout pour ce qui concerne les techniques de construction. C'est pourquoi, d'une manière

plus générale, le panorama de l'archéologie du bâti celte en Italie résulte aujourd'hui maigre – malgré quelques exceptions – et globalement fragmentaire. Cela est valable aussi bien pour la phase d'invasion (VI^e – V^e siècles av. J.-C.) que pour celle d'établissement (IV^e siècle av. J.-C.) et ensuite de romanisation (III^e – I^{er} siècles av. J.-C.) des différents *populi* de la tradition historiographique.

L'HISTORIOGRAPHIE ANTIQUE : MÉTHODOLOGIE ET APPLICATION

Nous choisissons de nous lancer d'emblée dans le cœur du thème proposé, sans entrer dans l'ample débat relatif à une datation haute ou basse pour la présence celte en Italie, basée sur Tite-Live et Denis d'Halicarnasse (1) (DE MARINIS 2007, p. 106-108 ; PÉRÉ-NOGUÈS 2014, p. 145-150). En raison de limites de place et de connaissances, nous n'examinerons pas non plus certaines aires géographiques, en particulier l'Occident cisalpin. De plus, nous nous concentrerons spécifiquement sur l'architecture des bâtiments profanes, laissant de côté – par nécessité – le domaine religieux.

Déjà Strabon affirmait que la Plaine du Pô se caractérisait par un peuplement extrêmement hétérogène (2) : la plus grande plaine péninsulaire, en effet, conquise par les Étrusques et les Ombriens à un moment donné, avait été par la suite occupée par des populations celtes qui avaient repoussé sur les marges les Ligures et les Vénètes; à l'époque du géographe grec, les descendants de tous ces peuples étaient encore reconnaissables, bien que tous soumis au contrôle de Rome. L'histoire, l'archéologie et la linguistique soulignent cette intrication du peuplement de la Cisalpine – comme cela a été affirmé encore récemment (BOURDIN 2014, p. 63-66) –, ce qui d'une certaine manière rend particulièrement complexe la tâche de lui attribuer des spécificités planimétriques, édilitaires et constructives propres aux habitats celtes du second âge du Fer.

¹ Liv. V, 33-35 ; Dion. Hal. VII, 3, 1.

² Strabo V, 1, 10.

Nous savons que les sources littéraires présentent sans nuance les identités et les territoires des peuples de la péninsule italienne ; autrement dit, elles schématisent une complexité des situations décelées plutôt par l'archéologie et la linguistique. Pour cela, d'un point de vue méthodologique, nous ne travaillerons pas en comparant d'une manière artificielle des catégories de recherche qui répondent à des instances et à des motivations diverses, pour en vérifier la fiabilité. Historiographie et archéologie ont leurs spécificités disjointes qui doivent être intégrées et non superposées ; il faut donc comprendre que les interactions très fortes que laissent supposer les ethnonymes évoqués par les sources littéraires peuvent être les indices d'une intrication culturelle des populations que l'enquête archéologique pourrait parfois compléter et peut-être, dans certaines limites, éclairer. L'objet de notre analyse n'est donc pas de proposer une nouvelle lecture de l'historiographie antique confrontée aux données archéologiques, mais plutôt d'envisager une intégration de deux points de vue, là où ce serait possible, pour une approche plus transversale à la question identitaire de la présence laténienne dans le Nord de l'Italie

En partant de l'historiographie antique parvenue jusqu'à nous, on constate qu'un grand nombre de passages sont dédiés à la description des formes d'occupation territoriale et d'organisation socio-politique propres aux populations celtes de l'Italie septentrionale. En recoupant les différents passages – presque tous situés dans le contexte des guerres contre Rome de la fin du III^e - début du II^e siècle av. J.-C. – il est possible de reconstituer certains modèles ; il ne faut toutefois pas pour autant oublier que les différents aspects ne doivent pas être considérés comme partie d'un phénomène unique et homogène mais doivent être différenciés en fonction des zones et des temps d'affectation et sur la base du voisinage et des influences culturelles. Dans la lecture des textes, il faut aussi tenir compte du risque de se trouver face à un tableau déformant par rapport à

la situation réelle, qui peut dériver de certaines tendances des auteurs antiques, comme celle de filtrer la nature des établissements à travers une conception de la cité typique du monde gréco-romain, ou encore celle d'amoindrir leur vraie dimension chronologique (GRASSI 1991, p. 39). Ainsi, en considérant que les sources font référence à des formes de peuplement de type exclusivement éparpillé mais qui en même temps mentionnent des centres définis comme des *poleis*, *oppida* et *urbes*, l'image qu'elles offrent est plutôt contrastée. Celle-ci pourrait dépendre également d'une propension à replacer à une époque antérieure des phases d'implantation chronologiquement plus proches ou au contraire à reconnaître comme récents des modes d'établissement pertinents à une période d'occupation plus ancienne, sujette dans un second moment à une évolution vers des modèles proto-urbains. D'un point de vue méthodologique, en outre, nous ne sommes pas satisfaits, et encore moins séduits, par l'emploi d'auteurs plus tardifs, comme Tacite (3), dans le débat sur les habitats celtes du Nord de l'Italie (SANTORO BIANCHI 2001, p. 425-427) : cette source, en effet, reporte des nouvelles relatives à des réalités ethniques et (surtout) géographiques qui sont différents et dès lors, il nous semble, pas forcément associables ni comparables.

Le témoignage le plus précieux et direct que nous ayons est, comme on le sait, Polybe, peut-être aussi parce qu'il nous vient d'un auteur qui visita en personne la région à une époque voisine de la conquête romaine. Polybe est en effet le seul historien qui montre un intérêt spécifique pour les modes de vie des Celtes cisalpins, dans un contexte de *felicitas loci* autrement inconnu par l'historien de Mégalopolis (VITALI 2009, p. 147-152). Pour retracer les éléments conducteurs utiles à l'analyse de la structure sociale et territoriale de ces peuplades, il est par conséquent opportun de partir justement par l'exégèse du fameux passage du deuxième livre des *Histoires* (Polyb. II, 17, 9-12)

³ Tac., *Germ.* XII et XVI.

; malgré sa brièveté et la présence d'exagérations certaines dans la description de la rudesse et le côté archaïque des coutumes gauloises, le texte offre quelques indications intéressantes :

1. ...ῥῥοὺν δὲ κατὰ κώμας ἀτειχίστους, τῆς λοιπῆς κατασκευῆς ἄμοιροι καθεστῶτες. « ... Ces Gaulois habitaient dans des villages non fortifiés et ils n'avaient pas la moindre capacité de bâtir en dur » (PEYRE 1992) : un premier élément caractéristique des groupes implantés dans la Plaine Padane est, selon Polybe, la répartition en villages privés de murailles, fait auquel l'utilisation de l'adjectif ἀτειχίστους attribue une connotation rurale, en opposition avec le modèle classique de la cité dotée de structures stables et d'un espace interne planifié et bien délimité (4). Pour Polybe, en somme, il s'agit de *barbaroi* qui vivent formellement aux antipodes du monde "civilisé" représenté par Rome ; le fait de vivre en villages ouverts est synonyme de non existence de la cité (*koinè* est l'opposé de *polis*), et cette absence marque la diversité, par exemple, avec les Étrusques – qui les avaient précédés et dont le territoire était structuré *per urbes*, comme on le sait – et avec les Romains, qui vivaient par la cité, en mesurant, attribuant et exploitant de manière hégémonique et économique le territoire.
2. διὰ γὰρ τὸ στιβαδοκοιτεῖν καὶ κρεαφαγεῖν, ἔτι δὲ μηδὲν ἄλλο πλὴν τὰ πολεμικὰ καὶ τὰ κατὰ γεωργίαν· ἀσκεῖν ἀπλοῦς εἶχον τοὺς βίους, οὐτ' ἐπιστήμης ἄλλης οὐτε τέχνης παρ' αὐτοῖς τὸ παράπαν γινωσκομένης. Ὑπαρξίς γε μὴν ἐκάστοις ἦν θρέμματα καὶ χρυσὸς διὰ τὸ μόνον ταῦτα κατὰ τὰς περιστάσεις ῥαδίως δύνασθαι πανταχῇ περιγαγεῖν καὶ μεθιστάναι κατὰ τὰς αὐτῶν προαιρέσεις. « Puisqu'ils

⁴ En ce sens, selon la traduction de Christian Peyre, on attribue à *κατασκευή*, comme ailleurs dans Polybe, la signification de « construction » (de navire, de ports, de chantiers), qui ici fait référence à une construction principalement avec une ossature en bois, comme l'armature d'un navire.

dormaient sur des lits de feuilles en ne se nourrissant que de viande, ils ne connaissaient que la guerre et le travail des champs ; en dehors de ces occupations, toutes les sciences, tous les arts leur étaient inconnus. Leurs richesses consistaient uniquement en or et en troupeaux ; c'étaient les seules choses qu'ils pussent facilement transporter avec eux dans toutes leurs pérégrinations, au gré de leur fantaisie ou des circonstances » : au sujet des moyens de subsistance économique, le contexte décrit est plutôt archaïque, basé sur l'élevage et l'agriculture, ce qui s'accorde bien avec le caractère partiellement sédentaire de la peuplade ; le caractère arriéré des formes de propriété mentionnées (or et troupeau) pourrait être l'indice de l'absence de propriétés personnelles de la terre. En somme, par rapport aux valeurs d'un lecteur grec ou romain, il ne s'agit certes pas d'une description positive !

3. ... περὶ δὲ τὰς ἐταιρείας μεγίστην σπουδὴν ἐποιοῦντο διὰ τὸ καὶ φοβερῶτατον καὶ δυνατώτατον εἶναι παρ' αὐτοῖς τοῦτον ὃς ἂν πλείστους ἔχειν δοκῆ τοὺς θεραπεύοντας καὶ συμπεριφερομένους αὐτῶ. « Rien n'était pour eux aussi important que les clans où ils se groupaient ; car chez eux un homme est puissant et redoutable en proportion du nombre des clients qu'on voit réunis sous son patronat » : comme trait caractéristique de l'organisation sociale, il indique un système de nature clientéliste, fondé sur le rapport d'étroite dépendance entre *ambacti* et *principes* (5).

L'extrait de Polybe, citant en une séquence rapide les aspects saillants du peuplement, de l'économie

⁵ La définition polybienne de *συμπεριφερόμενοι*, « ceux qui sont portés ensemble autour » au *princeps*, c'est-à-dire qui « qui en représentent la base économique, militaire et sociale » (TORELLI 1987, p. 3), semble correspondre au terme *ambacti* utilisé plus tard par César (*B.G.* VI, 15, 2) pour indiquer la suite de serviteurs et clients sur laquelle se basait le pouvoir des nobles celtes.

et de la société des Celtes de la Plaine du Pô, met en lumière l'intime connexion entre ces éléments : à une disposition territoriale par noyaux dispersés, sans grandes concentrations urbaines, sont liés des modes de productions qui semblent basés sur la propriété collective, qui elle-même appelle une articulation sociale en clans, avec une structure verticale de type aristocratico-féodale. La cellule-souche à la base de toute cette organisation est la κώμη, ou en termes latins le *vicus*, qui semble constituer la première entité d'établissement des groupes gentilices autour desquels s'articulaient les rapports économique-sociaux (GABBA 1986, p. 32 et 40 ; ARSLAN 1991, p. 462).

Toutefois, en élargissant l'analyse aux autres sources, on se rend compte que les informations transmises par Polybe dans le passage restituent – en ce qui concerne notre thème, qui tend à exclure la présence de centre d'habitat à caractère proto-urbain – une image seulement partielle de l'implantation celte en Gaule transpadane. D'un côté, la tradition polybienne d'un habitat κατά κώμας est confirmée par Strabon, qui distingue pour *Mediolanum* – définie comme la *metropolis* des Insubres – une phase plus antique comme village et une plus récente comme *polis* et qui met l'accent sur la diffusion générale du modèle de peuplement éparpillé (6). Toutefois, d'autres

⁶ Strabo V, 1, 6 : « Ἴνσουβροι δὲ καὶ νῦν εἰσὶ. Μεδιολάνιον δ' ἔσχον μητρόπολιν, πάλαι μὲν κώμην (ἅπαντες γὰρ ὤκουν κωμηδόν, νῦν δ' ἀξιόλογον πόλιν, πέραν τοῦ Πάδου, συνάπτουσάν πως ταῖς Ἄλπεσι ». L'élément dominant de ce passage semble être l'opposition entre le modèle d'établissement précédant l'intervention romaine et celui du temps de l'auteur. En effet, alors qu'ailleurs il emploie des définitions clairement anachroniques sans aucune signification spécifique (Strabo V, 1, 9 ; VII, 5, 2, les deux à propos de *Tergeste*), Strabon tient ici à distinguer la situation du passé de celle de son temps. Ainsi, à propos de la région insubrienne, il affirme clairement que la « capitale » (μητρόπολις) était autrefois un habitat à caractère non citadin (κώμη) mais qu'elle est à son temps une cité (πόλις) importante. Il semble donc avoir conscience d'une « évolution » diachronique de la nature des habitas mineurs et majeurs.

passages de Polybe lui-même, de Tite-Live et d'autres auteurs encore laissent entrevoir une réalité différente, à travers l'évocation de la fondation de cités (7) et le souvenir de certains centres importants d'un point de vue stratégique et politique dans le cadre d'événements liés à la Guerre des Gaules (8). En effet, le portrait que ces autres textes brossent est celui d'une réalité caractérisée par une hiérarchie des implantations beaucoup plus articulée (BANDELLI 1990, p. 254-255) et par une organisation plus solide du territoire

Naturellement, il faut rester extrêmement prudents dans l'interprétation, dans ce contexte, des termes *poleis* et *oppida*, dont l'emploi varié montre la difficulté des sources à indiquer des entités différentes de celles urbanistiquement structurées auxquelles les auteurs étaient habitués ; toutefois – du moins sous certains aspects – il nous semble légitime de déduire, à partir de ce que nous rapportent les sources, une

Le type d'implantation que la source avait l'intention d'indiquer avec le terme κώμη se déduit de la phrase de début – « tous en effet habitaient κωμηδόν » ; cela souligne, en accord avec Polyb. II, 17, 8-12, comment le peuplement par petits noyaux d'habitations semble être une caractéristique généralisée de l'implantation celtique.

⁷ Liv. V, 34, 9 pour *Mediolanum*; Plin., *N. H.* III, 123 pour *Vercellae*, *Novaria*, *Laus Pompeia e Mediolanum*; Pomp. Trog. apud Iust. XX, 5, 8 pour *Mediolanum*, *Comum*, *Brixia*, *Verona* et *Bergomum*; Ptol. III, 1, 36 pour *Laumellum*.

⁸ *Acerrae* (πόλις dans Polyb. II, 34, 4) centre gaulois fortifié, pilier du système défensif insubrien en 222 av. J.-C., durant la guerre contre Rome ; *Mediolanum* (κυριώτατος τόπος des Insubres dans Polyb. II, 34, 10 ; μητρόπολις dans Strabo V, 1, 6 et Plut., *Marc.*, 7, 5 ; *urbs* dans Oros. IV, 13, 15), *Clastidium* (πόλις dans Polyb. III, 69, 1 ; *oppidum* dans Liv. XXXII, 29, 7, mais *vicus* dans Liv. XXI, 48, 9) ; *Comum* (*oppidum* dans Liv. XX, 36, 14) dont ils dépendent dans la révolte anti-romaine de 196 av. J.-C. 28 *castella* (Liv. XXXIII, 36, 14). Nous ajoutons également à ces attestations celles relatives au centre des *Taurini* conquis par Hannibal, même si l'appartenance de ce peuple aux Celtes n'est pas certaine ; pour l'habitat en effet, Polyb. III, 60, 8 emploie l'expression τὴν βαρυτάτην πόλιν et Liv. XXI, 39, 4 parle de « *Taurinorum una urbem, quod caput gentis erat* ».

connotation qui se rapproche de celle urbaine pour les agglomérations ainsi définies. En effet, le fait que ces centres constituent en cas de guerre des véritables objectifs stratégiques, appuie l'hypothèse qu'on ait affaire à une concentration démographique particulière et à un poids économique-politique majeur. Cela les rend différents, selon certains, d'autres implantations comme celles des Boïens au sud du Pô, caractérisés par un réseau d'habitats mineurs (*vici* et *castella*) (9) éparpillés sur le territoire (PEYRE 1987, p. 103-106). En outre, leur fonction de points d'appui défensifs et le temps employé par les Romains pour les conquérir portent à supposer qu'au moins certains d'entre eux étaient dotés de structures de fortification qui ne seraient pas concevables en relation à de simples villages. Cette hypothèse semble appuyée par la découverte d'un possible fossé de défense pertinent à la phase de l'*oppidum* insubrien de Milan, caractérisé par un habitat d'un peu plus de 80 ha ; cette extension est confirmée par l'établissement de la culture Golasecca du V^e siècle av. J.-C. (CERESA MORI 1995, p. 469 ; CERESA MORI, TIZZONI 2004, p. 43-44 ; CASINI, TIZZONI 2014, p. 355-356).

En conclusion, grâce à l'analyse des sources antiques il est possible de saisir divers éléments qui portent à supposer que dans la Transpadane celte était en œuvre, tout de suite avant la conquête romaine, un processus de centralisation administrative et de développement de certains centres vers des formes urbaines ou proto-urbaines. De même, on peut supposer un avancement vers la notion de structure « étatique », avec un passage graduel d'un système organisationnel du territoire fragmenté en *vici* et des zones à base gentilice vers un système différent, où la « cité » occupe une place bien définie et exprime une unité supra-tribale (10). Cette situation apparaît comme

caractéristique de l'aire celte au nord du Pô, du moment où l'on remarque, auprès des peuples celtes de la Cispadane, une absence généralisée de réalités assimilables à des structures urbaines, comme chez les Sénons (KRUTA 1993, p. 48-49 ; VITALI 2009, p. 152). Ou alors, là où ce type de structure existe parce qu'héritée des Étrusques, les données archéologiques et celles déductibles des sources peuvent rarement être interprétées de façon univoque. Un cas de figure emblématique est celui de *Vlezna/Felsina* au début du V^e siècle av. J.-C. qui, pour certains, semble exprimer un rôle fortement redimensionné et non d'importance stratégique, alors que pour d'autres elle conserve des fonctions de privilège malgré une évidente contraction causée par le flux stable de populations celtes boïennes (MIARI 2000, p. 3-8 avec bibliographie de référence). Une telle situation de contraction dans l'organisation de l'implantation subit, cependant, une inversion partielle durant la deuxième moitié du IV^e siècle av. J.-C. En effet, à cette période, Bologne reprend certainement son rôle central, si bien qu'elle sera définie par Tite-Live comme *oppidum* et *urbs* des Boïens (11). Cela est d'ailleurs confirmé par la densité des trouvailles archéologiques réalisées dans le territoire environnant.

Il est donc clair qu'il existait d'amples zones de différences entre les différentes aires d'occupation celte de la Cisalpine. Celles-ci pouvaient être attribuées à un comportement différent des peuples celtes cisalpins par rapport aux formes

rappelé par César, sont mentionnées, pour le territoire au nord du Pô, uniquement deux fois dans les sources, et dans les deux cas dans un contexte qui se rapporte à la Gaule transalpine (Liv. V, 34, 9 ; Plin., *N.H.* III, 124). Une telle observation nous force donc à nous demander si une telle forme de structuration territoriale était réellement en usage chez des groupes celtes cisalpins ou si elle était caractéristique de l'organisation socio-administrative de la Transalpine. Là encore il faut dire que, pour certains, la subdivision en *pagi* exprimée dans les sources épigraphiques latines, *in primis* la fameuse *tabula Alimentaria* de *Veleia* datant du début du II^e s. ap. J.-C., était un héritage préromain (CRINITI 1991, p. 230-231).

¹¹ Liv. XXXIII, 37, 3-4.

⁹ Liv. XXXII, 31, 2 et 36, 8.

¹⁰ Par rapport à la question de la présence de *pagi* dans le monde celte cisalpin, ces entités, à mettre en relation avec les tribus et dont le rôle politique et social est

d'organisation territoriale préexistantes par rapport à leur arrivée. Ainsi, dans la Transpadane, les témoignages relatifs à l'identité celte (du moins d'un point de vue phonétique) des populations de la culture Golasecca poussent à interpréter (particulièrement pour les Insubres) la tradition historiographique antique qui voit les Celtes comme des « fondateurs de cités » (12) dans l'optique d'une évolution et d'une transformation d'un contexte déjà caractérisé par des formations proto-urbaines comme éléments centraux d'un territoire. Il en résulte donc que le rapport entre les expériences urbaines du Nord de l'Italie et le développement des *oppida* celtes transalpins peut difficilement être conçu comme un phénomène de parenté (ou dans un rapport de cause à effet) (MAIER 1991 ; KRUTA, MANFREDI 1999, p. 198-202 ; FICHTL 2005). C'est du moins le cas si l'on tient compte de ces données, dans l'attente d'autres éléments, qui eux seuls pourront résoudre la question – comme il est peut-être en train de se produire pour *Acerrae* (KNOBLOCH 2014, p. 471-473). C'est pourquoi, d'une manière générale, il ne nous semble pas opportun d'assimiler les situations identifiables au sud des Alpes à celles que l'on peut trouver au-delà des Alpes, compte tenu que des modèles territoriaux et culturels distincts ont pu exercer leur influence.

LA CISALPINE, UNE RÉGION DE PASSAGE, LABORATOIRE DE MÉTISSAGE

À partir du début du IV^e s. av. J.-C., le panorama ethnico-culturel de la Cisalpine se révèle être un *patchwork* d'identités distribuées des Alpes jusqu'au Apennins, sans solution de continuité apparente (fig. 1). Si la région comprise entre le Pô et les lacs préalpins (entre le Tessin et l'Oglio) était occupée par les Celtes insubriens, avec Milan comme chef-lieu, les centres de Brescia et Vérone marquaient les limites occidentales et orientales des Cénomans, qui étaient installés entre les peuples celto-phones de la culture de Golasecca (diffuse entre la Lombardie et le Piémont, spécialement dans la région du Lac Majeur et celle

de Côme), et les Vénètes et les Rhètes, à l'est. En Lombardie, la présence étrusque est bien attestée dans la région de Mantoue, alors qu'en Cispadane elle se répandait de la Romagne jusqu'à Plaisance. Enfin, « *in agro, qui proxime Boiorum, ante Tuscorum fuerat* » (13), on assiste à l'expansion d'autres populations celtes, *in primis* les Boïens, mais aussi les Lingons (peut-être plus à l'est), alors que les cols des Apennins du bas Piémont et ceux entre l'Émilie et la Toscane étaient solidement contrôlés par les Ligures (ARDOVINO 1998, p. 37-44). En effet, l'ample plaine constituait un contexte idéal pour la formation d'un système productif et commercial complexe, qui aura son développement maximal après la romanisation complète de la région (TORELLI 1998, p. 27-33), comme l'attestent l'archéologie et les sources, lesquelles définissent la Cisalpine du I^{er} siècle av. J.-C. « *flos Italiae* » (14). Cette prospérité était due au fait que la plaine était facilement exploitable pour des fins agricoles, même à un régime intensif, et comptait sur une présence abondante de voies fluviales et de matières premières. En réalité, l'idée d'une mosaïque de peuples, cités, territoires et langues diverses distribuées entre les Alpes et les Apennins était déjà connue des auteurs antiques, qui créèrent un véritable découpage ethnographique de l'Italie (BOURDIN 2014, p. 64-66). Aujourd'hui, devant une répartition (ethnique et linguistique *in primis*) aussi catégorique et artificielle, les données archéologiques montrent une variété et une imbrication culturelle qui échappent à une catégorisation géo-politico-culturelle trop stricte. La diversité culturelle des nombreuses sub-régions du Nord de l'Italie, donc, en fit certainement un creuset de métissage et parfois de cohabitation, mais, comme nous avons déjà tenté d'expliquer ailleurs (CAVALIERI 2013, p. 65-84), elle n'a jamais été d'une façon programmatique « le laboratoire où Rome mit au point les modalités de conquête et de gestion qu'elle allait appliquer au monde transalpin quelques années

¹² Cf. note 8.

¹³ Liv. XXXIX, 55, 6-7.

¹⁴ Cic., *Phil.* III.

plus tard » (VITALI, GUILLAUMET 2014, p. 8-9). Comme nous le verrons également dans l'analyse du bâti résidentiel préromain, les acteurs des inter-échanges cisalpins furent toujours tellement nombreux que la complexité et la richesse constituent la marque de toute analyse qui tente de catégoriser les formules édilitaires et architecturales. Ce *melting-pot* de cultures et ethnies se traduit par des influences variées, mais aussi par la présence d'individus ou de petits groupes de personnes qui circulaient d'un contexte culturel à l'autre (LOCATELLI 2013, p. 43-45 ; MARZATICO 2014, p. 193). En effet, les données archéologiques mettent en évidence ces rapports à travers l'étude des mobiliers, en considération du fait que l'ornement et l'habit relèvent des sphères en rapport avec les identités culturelles ; une approche qui malheureusement est beaucoup moins efficace, comme nous le verrons, si on l'adopte dans l'étude des planimétries, des techniques et des matériaux de construction.

LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

L'habitat de Monte Bibeles (Pianella di Monte Savino)

Dans le récit de la guerre gauloise dans le territoire des Boïens (15), Tite-Live décrit une distribution de la population en agglomérations mineures, et il fait indirectement allusion à l'absence de centres urbains d'une certaine consistance. En effet, après les actions de guérilla et les embuscades contre l'armée romaine, les Boïens se séparent et retournent dans leurs villages respectifs, comme ce fut par exemple le cas en 197 av. J.-C. (16) et l'année suivante (17). À partir de là, en synthèse, on constate que les actions de l'armée romaine, destinées à la dévastation du territoire boïen, se déroulent dans des champs (*agri*), villages (*vici*), habitats en hauteur (*castella*) et fermes (*tecta*).

¹⁵ Liv. XXXI-XXXVI.

¹⁶ Liv. XXXII, 31, 2 : « *dissipati per vicos, sua quisque ut defenderent* ».

¹⁷ Liv. XXXIII, 36, 8 : « *Boi in castella sua vicisque passim dilapsi sunt* ».

Sans pour autant vouloir vérifier la véracité des données historiographiques sur la base de l'archéologie, il faut de toute façon se rappeler qu'il y a quelques années, les *vici* et les *castella* dont parle Tite-Live étaient pratiquement inconnus : le peuplement épars en noyaux territoriaux « privés de murs », comme le rappelle Polybe, a souvent laissé des traces ténues sur le terrain ou il n'est attesté que de manière indirecte, comme par exemple grâce aux documents de l'époque romaine. Heureusement, les exceptions ne manquent pas, comme c'est le cas de l'habitat étrusco-celtique de Monte Bibeles, peut-être un *castellum* des Apennins bolognais où les Étrusques et les Celtes cohabitèrent (fig. 2). La découverte de ce dernier site permet d'entrevoir avec une majeure clarté les modalités d'un habitat dans le territoire cispadan. Comme on le sait par les sources et comme nous le confirme l'archéologie, l'arrivée soudaine des Gaulois dans la Plaine du Pô provoque une césure évidente dans le système urbain et dans l'organisation territoriale créés par les Étrusques. En dehors de Bologne et de Casalecchio di Reno, un changement aussi dramatique est évident à Marzabotto, où des maisons d'habitation pauvres sont construites sur les axes routiers et où l'on ensevelit les morts dans les anciens espaces résidentiels. Au nord du Pô, même l'habitat de Forcello cesse brusquement de vivre, peut-être au profit de Mantoue, qui est mieux située d'un point de vue stratégique (SASSATELLI 2008, p. 329-330).

L'occupation du territoire bolognais est attestée par une série de découvertes dans la bande de plaine au nord/nord-est de Bologne et dans les vallées des Apennins au sud, en particulier celles du Reno et de l'Idice. Les fouilles de Monte Bibeles, dans la vallée de l'Idice, au sud-est de Bologne (débutées en 1972 et encore en cours) se sont localisées jusqu'à présent dans l'aire du village à proprement parler (Pianella di Monte Savino) et de sa nécropole (Monte Tamburino). Au sommet du Mont Bibeles, en outre, certains indices portent à croire en la présence d'un petit lieu de culte (VITALI 1987 et 1991). Le site, habité depuis l'âge du Bronze, occupe une place stratégique, fortifiée

naturellement, contrôlant directement la vallée de l'Idice, ses mines de fer et donc l'axe de circulation nord-sud (BRUNAU 2008, p. 269-280). L'habitat, localisé sur le versant oriental du Mont Bibele, se distribue en une série de terrasses artificielles étagées et occupe une superficie de 7000-8000 m² (fig. 3). La trentaine d'unités d'habitations qui y furent trouvées, de plan rectangulaire ou carré, sont regroupées en petits îlots et ont une superficie modeste (généralement autour des 20 m²), qui cependant pouvait être doublée par la présence d'un étage supérieur. Les habitations sont donc placées à des hauteurs différentes, ordonnées sur six terrasses alignées suivant les courbes de niveau. Ces terrasses, de 10 à 8 m de largeur, sont elles-mêmes séparées par des ruelles (disposées selon un axe sud-ouest/nord-est) reliées entre elles par une voie principale (fig. 4).

Les unités d'habitation sont bâties en pierres, bois et terre ; les murs périmétriques, dont les fondations sont encaissées ou exposées, sont formés de plaques de grès mises en œuvre avec un parement externe plutôt régulier : les plaques sont disposées avec la face à vue lisse en association avec des fragments lithiques et de la terre argileuse mouillée utilisée pour combler les interstices et les fissures. Dans certains cas, les habitations ne présentent pas de murs en pierres, clairement identifiables du côté s'ouvrant sur la voirie. Les pavements sont en terre battue et présentent, au rez-de-chaussée, un ou deux foyers le long du mur de fond. Les fouilles ont également révélé la trace d'éléments porteurs (poteaux) pouvant se rapporter à des aménagements intérieurs. Les éléments de couverture du toit en terre cuite – tuiles et tuiles-canal – sont absents, alors qu'on en retrouve, déjà à une époque plus ancienne, dans le centre étrusque de Marzabotto. En fonction des données exposées *supra*, on a supposé l'utilisation à la fois du pan de bois (*graticcio* en italien) et du *Blockbau*, une technique facilitée par la quantité remarquable de bois typique des régions de montagne (FESTI & RIGOBELLO 1990, p. 97-99 ; BACCHETTA 2003, p. 31). En plus des habitations privées, des structures

« publiques » furent également mises au jour ; il s'agit de lieux de stockage et d'une grande citerne circulaire (d'un diamètre de 4 m), avec une capacité de 8000 l (fig. 5), qui devait recueillir les eaux d'une source à travers des caniveaux. Ces structures devaient être communes à l'ensemble de l'établissement (VITALI 1990, p. 90).

L'habitat subit une destruction violente ; un incendie, qui causa l'écroulement et l'abandon des structures au début du II^e siècle av. J.-C., a permis la conservation de stocks alimentaires et de produits d'importation à l'intérieur des dépôts et des maisons, qui sont utiles pour déterminer leur cadre chronologique. Des céramiques à vernis noir décorées de palmettes surpeintes (milieu IV^e siècle av. J.-C.) constituent le *terminus post quem* de vie du site, mais des fragments de *skyphoi*, *kylikes*, *kantharoi*, *phialai* etc. de production de Volterra et padane dateraient plutôt du III^e s. av. J.-C. (VITALI 1990, p. 94).

Malgré sa petite taille, l'habitat de Monte Bibele présente des aménagements de type proto-urbain qui, sans le faire rapprocher des *oppida* gaulois du sud-est de la France (GOUDINEAU 1980, p. 152 sq.), pourraient confirmer l'hypothèse selon laquelle Monte Bibele serait l'un de ces *castella* des Apennins que Tite-Live (18) décrit comme les bastions des Boïens (VITALI 1990, p. 94 ; ID. 2001, p. 236-239).

La région de Bologne et de Modène : des habitats « évanescents »

Comme nous l'avons rappelé, le monde celte de la plaine padane est connu du monde de la recherche déjà durant la seconde moitié du XIX^e siècle grâce à ses nécropoles, à Bologne, à Marzabotto, à Ceretolo et dans la région de Modène. Toutefois, jusqu'à il n'y a pas si longtemps, dans l'aire boïenne, aucun reste d'habitat en tant que tel n'avait été identifié. Il s'agit non seulement d'un problème de quantité, mais aussi de qualité de la documentation (KRUTA, MALNATI, CARDARELLI 1993, p. 473-477 ; KRUTA & MALNATI 1995, p. 529-534). Ce panorama

¹⁸ Liv. XXXIII, 37, 4.

a changé à partir des découvertes des années 1990 qui, bien que circonscrites dans des domaines limités, ont ouvert de nouveaux horizons de recherche même pour Bologne et ses alentours.

Dans le chef-lieu émilien, on le sait, la phase celte résulte, dans l'état actuel des connaissances, privée de témoignages significatifs dans le domaine de l'habitat. Ce qui ressort de la recherche de terrain confirme la propension habituelle des Gaulois pour le réemploi systématique des structures de la *Felsina* étrusque, sans pour autant en assurer la continuité à travers une manutention régulière (ORTALLI 2002, p. 13). Dans ce sens, la fouille exécutée auprès des rues Ugo Foscolo et Frassinago est probante. L'aire mise au jour est située aux limites de l'habitat antique et a une nature productive et artisanale, fréquentée sans interruption depuis l'époque villanovienne jusqu'à l'époque celte (entre le IV^e et le III^e siècle av. J.-C.) (ORTALLI 2002, p. 143-153). Le centre moderne de Casalecchio di Reno, à 4 km à l'ouest/sud-ouest de Bologne, est situé au pied des premières collines, dans une position particulièrement importante du point de vue topographique dans la mesure où elle coïncide avec l'embouchure en plaine de la vallée du fleuve Reno. Dans l'organisation démographique de l'*ager Boicus*, caractérisé par un peuplement épars qui d'une certaine manière devait encore être sous la dépendance du chef-lieu felsinéen, l'établissement devait être qualifié comme un des nombreux *vici* disséminés sur le territoire. Celui-ci, en outre, se caractérisait par un aspect commercial indéniable (comme le prouvent les nombreux établissements de production concentrés à l'intérieur de l'espace d'habitations), voué également aux exigences d'un marché externe, tournant autour de *Felsina* et Marzabotto. Une conséquence logique de ces prémisses est la permanence continue d'occupation à cet endroit à partir de l'époque villanovienne et orientalisante (premier âge du Fer) et tout au long des VI^e et V^e siècles av. J.-C. (phase felsiniéenne). À cette dernière période appartient l'espace d'habitat (l'ainsi dite « zone A ») constitué par des fondations en galets de deux édifices. Le plus petit

a une forme rectangulaire et le plus grand est caractérisé par un plan plus ample et articulé en forme de « L », composé de plusieurs pièces dont on a pu reconnaître au moins trois phases de construction. La dernière de celles-ci remonte à une période entre le IV^e et le III^e siècle av. J.-C. (ORTALLI 1998, p. 576-581). En effet, les données archéologiques montrent que la descente des Gaulois au sud du Pô et la conséquente mutation du cadre politique et ethnique d'une grande partie de la région ne provoquèrent pas des transformations éclatantes, même dans la continuité de l'occupation. En effet, il reste problématique, encore aujourd'hui, de déterminer quelle est la nature de l'habitat celte. Les recherches conduites par J. Ortalli ont montré que la présence d'une occupation celte stable en correspondance des anciens édifices de la phase felsinéenne est probable. Il suppose que cette occupation était caractérisée par une consistance structurale labile, ou du moins par un réemploi passif des structures existantes, c'est-à-dire ce qui restait de l'îlot résidentiel, des voiries et des dispositifs de drainage qui les entouraient. Ces structures étaient destinées à se dégrader progressivement en l'absence de manutention (ORTALLI 1998, p. 598-600). Or, cette forme de réoccupation, aussi statique et non innovatrice d'un point de vue de la construction qu'elle soit, garantit la substantielle persistance de l'implantation locale entre la période étrusque et la période celte. Un tel phénomène de consécution et de chevauchement démographique est du reste attesté ailleurs dans la région (Bologne, Marzabotto, Monte Bibele, etc.), ce qui montre une tendance récurrente dans le peuplement du territoire récemment conquis par les Boïens (ORTALLI 1990, p. 7-41).

Pour synthétiser, on peut dire que le cadre des données archéologiques dans le territoire de la Cispadane s'est amélioré par rapport à il y a quelques années – plus dans la quantité que dans la qualité – mais que malgré cela nous ne pouvons encore qu'entrapercevoir les grandes lignes de la nature, la structuration générale des sites ainsi que de leur architecture et disposition. Même si

ponctuelles et non intégrées à la composante urbanistique, quelques données supplémentaires concernant les matériaux employés peuvent être synthétisées dans des contextes de fouille limités, avec des rares exceptions, en faisant référence à des structures particulières mises au jour. Un cas de figure exemplaire à ce sujet est celui du site de Spilamberto - Cava Ponte del Rio, le long de la vallée médiane du fleuve Panaro, au sud/sud-ouest de Modène. Dans ce site fut étudié un **établissement** romain, avec une chronologie assez longue, allant de l'époque républicaine à l'antiquité tardive, qui comprenait deux phases de construction, toutes deux caractérisées par des **fondations en galets sans liant** et un couvrement en tuiles de terre cuite ; les murs, quant à eux, étaient réalisés en matériaux périssables. La ferme qui y fut trouvée présente un plan rectangulaire (27 x 10 m environ), subdivisée en au moins trois pièces avec des sols en terre battue. En **retirant** les structures murales, des amples fosses furent trouvées en dessous des niveaux de sol romains, dont le remplissage a restitué – en plus de galets, de fragments de briques et de céramique républicaine – de la **céramique avec une pâte de tradition celte** (des *ollae* et des vases façonnés à la main), de la céramique de tradition centre-italique (céramique à vernis noir) et divers fragments d'amphores gréco-italiques, qui peuvent tous être datés d'une période entre la fin du III^e et le II^e siècle av. J.-C. Même s'il a été trouvé hors contexte, ce matériel serait un indice en faveur de l'existence d'un horizon de fréquentation préromaine, qui serait confirmée par la trouvaille d'une fibule en bronze La Tène D (ETTLINGER type 8 ou « Knotenfibel ») (PANCALDI 2010, p. 344-346). Malheureusement, l'absence de données quant à une phase préromaine ne permet pas d'approfondir ultérieurement la structure et la nature de la présence préromaine en soi, et il résulte comme invraisemblable que la réoccupation du site coïncide avec la création de la *via Aemilia* en 187 av. J.-C. et le contrôle structurel romain dans la région qui en fut la conséquence (MALNATI 2003, p. 33-37).

Les nouveautés archéologiques des fouilles à Parme et dans son *ager*

Suite à la déduction des colonies romaines de *Mutina* et *Parma* (en 183 av. J.-C.), l'assignation de lots de terres à des colons particuliers dans le territoire de Parme ne dut pas épuiser la disponibilité de terrains agricoles. Il faut supposer la permanence de communautés indigènes qui avaient maintenu leurs propres terres ou bien qui avaient été redirigées vers des zones moins favorables. Toutefois, une présence stable de Boïens dans les plaines qui seront **soumises à la centuriation** des Romains est documentée, grâce à quelques rares découvertes archéologiques – qu'il s'agisse de structures d'habitat, d'équipements funéraires, d'éléments de la culture La Tène ou autres (MALNATI 2000, p. 9-17).

Les recherches réalisées dans le territoire de Parme et dans la plaine au nord de Modène ont au contraire été plus fructueuses. En effet, des recherches de superficie ont permis d'identifier une trentaine de sites (entre *vici*, 4, et *tecta*, 25) actifs entre le IV^e et le III^e siècle av. J.-C. (MALNATI 2003, p. 33-37). En ce qui concerne la ville moderne de Parme, les données archéologiques étaient jusqu'à il y a peu bien modestes, alors que les sources littéraires (19) parlent d'une origine gauloise. Certaines trouvailles, fragmentaires et non **organiques**, montrent désormais un tableau différent. Dans la Piazza dell'Annunciata, non loin de l'antique gué sur le fleuve Parme, les archéologues ont retrouvé de la **céramique gauloise à encoches** et de la céramique à vernis noir en relation à des structures avec des fondations de galets **sans liant**, englobées dans un second moment dans des édifices d'époque romaine. Ces structures semblent avoir une orientation vaguement nord-sud, différent par rapport à celui de la *via Aemilia*. La technique de construction, la collocation stratigraphique et les trouvailles céramiques citées *supra* rendent plausible l'hypothèse qu'un établissement préromain (III^e siècle av. J.-C.) se trouvait dans les parages, immédiatement à l'ouest du gué du

¹⁹ Martialis V, 13 ; Liv. XXXIX, 55.

fleuve. Toutefois, cet établissement devait être caractérisé par divers pôles de rassemblement, tantôt privés d'aires communes, le long du cours d'eau, disposés sur les deux bords du fleuve, dans des zones toujours légèrement surélevées par rapport aux marécages aux alentours (MALNATI 2013, p. 59-61).

La région cisalpine orientale : le Frioul

Dans le Frioul, la présence celte – d'origine probablement danubienne (GLEIRSCHER 2001, p. 211-226) – semble remonter à la fin du IV^e - début du III^e siècle av. J.-C. : une datation qui – même si elle reste sujette à des débats en raison du caractère fragmentaire des données archéologiques – ne change pas le fait qu'au moment de la fondation de la colonie latine d'Aquilée (en 181 av. J.-C.), une grande partie de la région était occupée par les *Karnei*, un peuple d'origine celte (20). Strabon, encore une fois, rappelle comment *Tergeste* était, entre le II^e et le I^{er} siècle av. J.-C., un village carnique (κώμη Καρνική) (21). Certes, il s'agit d'une définition anachronique sur le plan juridico-institutionnel, mais elle s'avère exacte sur le plan ethnographique (CUSCITO 2001, p. 17-21).

La région de montagnes et de zones de piémont du Frioul s'est révélée être d'un intérêt particulier, puisqu'elle se caractérise comme une aire de passage, ainsi ouverte aux influences et apports extérieurs. Sous certains aspects, il s'agit d'une frontière osmotique entre le monde vénète et la culture de Fritzens-Sanzeno ou rhétique (située, en ce qui concerne le versant alpin méridional, dans le Trentin-Haut Adige). À ce tableau il faut ajouter les liens avec le monde celte d'époque laténienne. En effet, la présence celte en Frioul est à ce jour archéologiquement attestée, et malgré le fait que les traces du peuplement sont encore dispersées et hétérogènes, la variété et la richesse de la documentation de terrain et l'interprétation des sources historiographiques (22) (BANDELLI

2001, p. 15-23) alimentent le débat sur le secteur oriental de la Cisalpine, positionné comme un relais entre les plaines de l'*angulus Venetorum* et les Alpes (CASSOLA GUIDA 1999, p. 43-44 ; SANTORO BIANCHI 2004, p. 409-411). Ce que l'on recherche le plus aujourd'hui sont donc les modalités et les temps de l'implantation celte dans le Frioul (CUSCITO 2001, p. 18-21).

À ce propos, dans le second âge du Fer, les données recueillies pour la Carnia (région historique de la province d'Udine) portent à penser que la majeure partie des implantations de cette période était située sur les hauteurs ou les plateaux choisis pour leur position dominante et leur forte relevance stratégique, en communication visuelle entre elles. Des trouvailles particulièrement importantes sont celles, dans de nombreux sites de hauteur, d'abondantes scories de fer, qui semblent documenter un travail diffus du métal déjà durant l'époque préromaine. En outre, pour ce qui est de la phase de romanisation, les données les plus intéressantes concernent la continuité de fréquentation, sans césures importantes, dans de nombreux contextes jusqu'à au moins le I^{er} siècle av. J.-C. (VITRI 2001b, p. 33). C'est le cas des sites de Montereale Valcellina et de Castelraimondo, dont nous nous apprêtons à parler.

Montereale Valcellina (dans la province de Pordenone), est un site de culture vénète avec une longue continuité de vie, qui s'étend du XII^e siècle av. J.-C. (âge du Bronze final) au I^{er} siècle ap. J.-C. (époque impériale), peut-être identifiable comme la cité de *Caelina*, considérée par Pline l'Ancien comme la plus orientale de celles du territoire vénète (23). Situé à une hauteur de 310-320 m sur une terrasse alluvionnaire à proximité de l'**embouchure en plaine** de la rivière Cellina, le site en question semble être, entre le II^e et le I^{er} siècle av. J.-C., **l'emporium/le pôle commercial** d'un sanctuaire. En effet, les **traces de trafics commerciaux sur l'itinéraire au pied du mont avec** une circulation des marchandises entre l'aire

²⁰ Liv. XL, 34, 2 : « Aquileia colonia latina...in agrum Gallorum est deducta ».

²¹ Strabo VII, 5, 3.

²² Liv. XXXIX, 54, 1-55 ; *InscrItal*, XIII, 1, p. 84-85, 561.

²³ Plin., *N.H.* III, 131.

padane (sous contrôle romain) et celle vénéto-alpine sont évidentes.

Au milieu des habitations mises au jour se trouve l'ainsi dite « Casa dei dolii », un édifice semi-souterrain, composé de plusieurs pièces, qui fut détruit par un incendie durant le V^e siècle av. J.-C. avancé (VITRI 2001a, p. 46). Cet incendie marque le début d'une phase de raréfaction de la documentation dans le centre, qui doit peut-être être mis en relation avec un climat général d'insécurité évidente dans le Frioul central. La continuité jusqu'au début de l'époque impériale est cependant attestée, par des traces de remblais mais également par des réaménagements successifs des structures enterrées. Une autre habitation, mise au jour non loin du moderne aqueduc de Montereale (d'où le nom « Casa dell'acquedotto »), se caractérise par une séquence stratigraphique complexe :

1. Durant l'âge du Bronze final, l'aire était occupée par une cabane réalisée avec des parois en bois posées sur des murets en pierre sèche. Elle était composée à l'intérieur de plusieurs pièces, séparées entre elles par des structures en pan de bois avec un crépi de limon ;
2. Pour ce qui est de l'âge du Fer final (III^e – II^e siècle av. J.-C.), seules quelques traces des structures ont été trouvées, dans la mesure où les parties structurelles furent récupérées et réemployées durant la construction plus tardive de l'époque romaine (fig. 6). Durant cette phase, la maison était dotée d'une citerne pour le stockage de l'eau ou d'autres aliments ;
3. La phase la plus récente est celle de l'époque romaine (qui continue jusqu'à l'abandon de la structure au I^{er} siècle av. J.-C.). À cette phase appartiennent différentes pièces, délimitées par des murs en blocs de calcaire liés à de l'argile et des maçonneries sèches. Les pavements étaient alors constitués par des simples sols en terre battue, qui étaient peut-être recouverts par des planches de bois. Vraisemblablement, le bois était le même

matériau qui composait les parois, qui étaient soutenues par des socles en pierre. Il est probable que la maison donnait sur le fleuve via un portique en bois.

Il est utile de souligner comment l'habitation de l'époque romaine était fondée au-dessus des niveaux de sol de l'âge du Fer final et en récupérait certaines parties structurelles, avec une continuité de vie, même de l'appareil de construction, que l'on retrouve également ailleurs sur le territoire frioulan. Pour l'établissement de chronologies, la présence d'éléments celtes, même si modeste, s'avère fondamentale ; outre des fibules de type La Tène D (II^e - I^{er} siècle av. J.-C.), même une fibule de La Tène C (fin du III^e siècle - II^e siècle av. J.-C.) fut retrouvée (VITRI 2001a, p. 47). Il s'agit d'objets de prestige, qui s'accordent bien avec la nature d'*emporion* et de sanctuaire qu'avait le site à l'époque.

Plus à l'est, toujours au pied des monts, se trouvent les sites de Castelraimondo et de Castelvecchio di Flagona (dans la province d'Udine). On y trouva des habitats qui répondent peut-être à une logique d'organisation hiérarchique de l'espace. En effet, les sites sont tous deux situés à peu de distance l'un de l'autre, à l'embouchure en plaine du fleuve Arzino, un peu en amont par rapport à la confluence avec le Tagliamento. La partie haute de Castelraimondo (441 m) fut le siège d'un habitat pluristratifié fréquenté depuis le IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au bas Moyen-âge. L'habitat se dispose sur plusieurs terrasses autour de la colline, mais les structures les plus anciennes ont été identifiées au sommet, où l'édifice le plus intéressant est caractérisé par un plan rectangulaire (15 x 8 m, alors que la surface habituelle pour ce type d'habitations montagnardes est de 5 x 6 m) (fig. 7). Dans sa phase plus ancienne, datée du IV^e-III^e siècle av. J.-C., cet édifice se caractérise par une structure partiellement enterrée et un long couloir d'accès : les murs (socle de base) étaient en moellons de calcaire local sans mortier (fig. 8) ; l'élévation était réalisée en matériaux périssables et poteaux de bois – dont un placé au milieu de chaque pièce pour soutenir la charpente du toit. Ce dernier, à

double pente, était couvert de matériaux végétaux. Dans la pièce du fond, des marches en pierre permettaient de monter vers une mezzanine ; les pièces internes étaient séparées par des cloisons de bois sur socles lithiques. Si quelques affinités sur le plan de la planimétrie et de la structure rapprochent l'édifice des ainsi dites « maisons rétiques », les dimensions et le mobilier archéologique portent plutôt à penser qu'il appartient à des membres de l'élite locale (SANTORO BIANCHI 1992, p. 142-157). En effet, sans qu'il s'agisse d'une *Schatzhaus*, les quelques matériels métalliques (fibules pour la plupart) retrouvés, l'identification d'un rite de fondation dans le sous-sol du local central, et les traces d'un foyer autour duquel on a retrouvé onze squelettes de fœtus humains ensevelis rituellement « *sub tegula* » (GIUSBERTI 1995, p. 389-390), convergent pour former l'idée qu'il faut y identifier un siège du pouvoir politico-religieux de la communauté résidente (ADAM 2006, p. 140-144 ; CAVALIERI 2010, p. 282-292).

La datation de cette première phase est fournie par une boucle d'oreille (de type Montebello) avec une extrémité composite de goût celte, qui peut être datée du IV^e siècle av. J.-C. (ZANARINI 1995, p. 365-366 ; ce type de bijou était répandu entre le monde vénète et le Trentin), des tessons de céramique datés de manière générale du III^e siècle av. J.-C. et de fragments d'une fibule La Tène B1-2 (V^e - III^e siècle av. J.-C.).

Entre la deuxième moitié du II^e et le milieu du I^{er} siècle av. J.-C., l'habitat au sommet du plateau aurait été ceint d'une fortification en pierre sèche talutée vers l'intérieur avec un châssis de bois. Sur son alignement, une tour aurait été construite durant l'époque augustéenne selon des techniques romaines. À cette dernière phase correspond une première modification de l'habitation, vers la fin du I^{er} s. av. J.-C. : le toit est refait en *imbrices* et *tegulae* ; les murs et sol sont rebâti par l'emploi de mortier (sur le sol probablement on marchait sur des planches de bois) et l'on constate une transformation de l'articulation spatiale interne (fig. 9). Pour ce qui est du mobilier de l'habitation, on peut compter des consoles en bois sur

lesquelles étaient rangés des pots et des gobelets en céramique grossière, alors que dans les coins des différents locaux étaient stockées des amphores (type Lamboglia 2), des monnaies (CAVALIERI 2002, c. 217-230) et des céramiques émanant des commerces entre Aquilée et le *Noricum*.

L'établissement préromain doit donc être interprété durant sa première phase (IV^e - III^e siècle av. J.-C.) comme un village indigène qui pourrait être défini d'un point de vue culturel comme à la frontière des mondes vénète, rétique et celte. Le site est fortifié durant le II^e siècle av. J.-C., peut-être en tant que *castellum* ; entre le II^e et le I^{er} siècle av. J.-C., il subit une lente acculturation romaine, et ce n'est que successivement, durant l'époque augustéenne, qu'il deviendra partie du système défensif de forteresses romaines placées pour le contrôle des embouchures en plaine des principales vallées alpines (fig. 10).

L'agglomération de Castelvechio di Flagogna, plus petit, peut être daté de la protohistoire tardive jusqu'à la période tardo-républicaine. Le complexe archéologique est disposé au sommet d'une colline escarpée (229 m) dominant l'étroite vallée de l'Arzino, à environ 2 km à vol d'oiseau de Castelraimondo. Les fouilles ont mis en évidence un système de terrassements avec des habitations semi-enterrées sur la pente, orientées toutes de la même manière et disposées le long d'axes parallèles (fig. 11). La première (A) était composée d'une seule pièce rectangulaire semi-souterraine, avec un espace intérieur de 3,5 x 3,5 m environ ; elle était dotée d'un couloir étroit dont l'accès était couvert – sur le côté nord –, parallèlement au côté court creusé dans la roche ; la pièce était délimitée par des murets en pierre sèche (des roches locales plus précisément) appuyés en amont à la partie creusée dans la pente. Ces murets sont conservés dans l'aire fouillée pour environ deux assises de pierres ; l'édifice porte les traces de destruction par incendie : les traces les plus évidentes sont les restes carbonisés d'un poteau principal posant sur un socle en pierre, ainsi que les restes de céréales carbonisées qui recouvraient le sol en terre battue.

La présence du poteau et de limon rougi sur les parois qui avait glissé le long de celles-ci, sans compter l'absence du revêtement en argile qui les recouvrait, font penser que l'élévation au-dessus du sol (peut-être un d'un étage supérieur) était en bois et argile. La planimétrie de l'édifice est assez semblable à celle d'autres habitations dans le contexte rétique, dans la vallée de l'Inn. Les matériaux mis au jour dans les couches stratigraphiques occupent un *range* qui s'étend du IV^e siècle av. J.-C. jusqu'à la romanisation, avec des objets appartenant au monde vénète oriental et celte (comme une fibule de type « Certosa » à motifs curvilignes en argent, un pendentif en forme de rouelle solaire/roue radiée, un bracelet en verre incolore, une fibule appartenant au La Tène C en argent) ainsi qu'au monde rétique-alpin (fig. 12).

L'autre édifice (B) était assez semblable au précédent (5,4 x 4 m) mais conservait des traces évidentes de restructuration selon des techniques de construction qui sont affectées par le contact avec le monde romain; le couloir, en forme de coude – dont il reste encore les traces sur la surface des murs – avait été probablement démolit et l'espace avait été réorganisé par la création d'une cloison, peut-être en bois, qui devait délimiter une sorte de vestibule. Les parois, conservées sur une hauteur maximale de 1,50 m, étaient crépies et partiellement recouvertes par un mortier très pauvre. La présence d'une épaisse couche de limon qui a glissé sur le niveau de sol porte à penser que, pour cette pièce également – dont nous ne connaissons pas l'accès – l'élévation hors-sol était en colombage. Comme on peut le déduire des socles en pierre disposés sur les longs côtés de la pièce, il devait y avoir au moins trois poteaux de bois contre les parois, qui servaient à soutenir les parois et le toit. Ce dernier devait être réalisé en paille et bois, étant donné que l'on n'a retrouvé absolument aucun autre élément de couverture. Contrairement à l'habitation plus ancienne, la maison semble s'être écroulée suite à une phase d'abandon probablement longue ; le matériel retrouvé est peu nombreux et consiste en des fragments de céramique grossière

difficilement datable. La couche de destruction a livré du matériel datable pour la plupart de l'époque tardo-républicaine. Parmi ceux-ci on peut citer une coupe-mortier de céramique grise et des fragments d'amphores italiques de type Lamboglia 2 qui attestent l'appartenance à un milieu romanisé.

Le troisième centre alpin frioulan est Zuglio, dont l'origine préromaine est témoignée par son propre nom, *Julium Carnicum*, refondé comme cité romaine à l'époque de César. Les sondages dans l'aire du *forum* ont permis de récupérer les premières données archéologiques sur la période protohistorique et de définir la datation des phases de construction les plus anciennes du centre monumental. En effet, en fouillant près de la basilique romaine du *forum*, quatre phases de construction ont été identifiées, qui se caractérisent d'une manière générale par des murs en pierres brutes et du mortier peu résistant :

1. La plus récente (fin du I^{er} siècle av. J.-C.) est constituée par un pavement en mortier et galets avec une couche de préparation en gravier calcaire, alors que la structure de délimitation de la pièce consiste en de gros galets liés par du mortier ;
2. En-dessous de cette première phase, il a été possible d'en identifier une deuxième, constituée par des murs, arasés, en galets de dimensions moindres, toujours liés par du mortier : ils délimitaient un espace pavé par des copeaux de briques ;
3. En descendant encore, les archéologues ont trouvé deux niveaux de sol : le plus récent semble être une élévation avec un socle appareillé et des parois en colombage (*opus craticium*), que l'on peut deviner grâce à une couche de limon ; le niveau le plus ancien, par contre, semble correspondre à un socle toujours appareillé mais avec des cloisons en planches de bois, comme peuvent le montrer une couche de planches de bois carbonisées et de nombreux clous en bois qui ont été retrouvés.

Dans l'aire du *forum* de Zuglio, on conserve donc les restes d'une séquence d'habitation précédant

l'édification du centre monumental, qui remonte au II^e siècle av. J.-C. : le complexe républicain, durant sa dernière phase (datant de la fin du I^{er} siècle av. J.-C., constitue vraisemblablement le principal espace de communauté d'un *vicus*, peut-être avec une fonction de marché. Le système ne nous est pas connu dans son organisation générale, alors que nous avons quelques indices (ténus certes) quant à son origine. Ce que l'on suppose est que les constructions actuellement visibles, même si elles ont été édifiées selon une technique de construction romaine, sont le reflet d'une tradition d'organisation de l'espace préromaine, qui est bien attestée, en particulier dans le domaine alpin de l'âge du Fer final (VITRI 2001a, p. 56). Cela apparaît comme encore plus évident à la lumière de ce qui a été rapporté ici : les édifices du futur *forum*, de fait, constituent l'étape finale d'une longue série de restructurations de maisons avec une élévation en colombage, dont l'origine protohistorique est attestée également par la comparaison avec les sites analysés précédemment. La fondation césarienne de Zuglio, donc, constituait la reconnaissance d'une réalité déjà existante, comme cela a été le cas pour d'autres centres. Dans cette réalité, les données archéologiques montrent que les échanges entre des produits italiens (céramique à vernis noir) et provenant du *Noricum* (*Graphittonkeramik*) étaient remarquablement précoces.

Bien que la documentation livrée par ces habitats ne relève pas du peuplement celte à proprement parler, la diffusion et l'importance de certains matériels laténiens attestent vraisemblablement la présence d'influences culturelles aussi bien que d'individus ou de petits groupes intégrés aux communautés locales. Il est possible que ces groupes – peut-être précédés, au V^e siècle av. J.-C., par des individus d'origine celte ou qui du moins partageaient certains aspects des coutumes celtes – se soient insérés, entre la fin du IV^e et le III^e siècle av. J.-C., dans un territoire déjà occupé par des populations alpines, qui vivaient aux marges du monde celte et qui partageaient certains aspects culturels à la fois avec le monde rétique

qu'avec le monde vénète et tardo-halstattien. C'est sur ce substrat que s'insère la romanisation, qui semble avoir été (sur la base des données archéologiques) un processus lent et non **traumatisant** en Carnia.

La région alpine du Valcamonica

À Capo di Ponte, dans la Valcamonica (Alpes Centrales), la localité de Pescarzo è située à environ 630 m d'altitude, le long de la vallée du fleuve Oglio, dans une position topographique favorable en termes de contrôle du territoire ; à cet endroit, dans les années 90 du siècle passé, des fouilles mirent au jour un édifice daté entre le II^e et le début du I^{er} siècle av. J.-C., qui appartient à **un habitat** indigène de type alpin (ROSSI *et al.* 1999, p. 143-145). Le bâtiment, d'une superficie d'environ 23 m² et de forme quadrangulaire, est orienté vers le sud pour des raisons de bien-être climatique. Il a conservé jusqu'à ses structures en bois, qui ont été retrouvées sous l'écroulement de l'élévation et du toit. Il s'agit d'une construction semi-enterrée, constituée de **murs périmétriques** (conservant une élévation de 1,80 m) construits contre la **paroi de terre**, réalisés via **un appareil** de blocs calcaires de formes et dimensions irrégulières, **dont les interstices sont remplis** de petites pierres, liées par endroits à de l'argile – qui constituait peut-être un enduit grossier pour l'intérieur (**fig. 13**). Sur la base de calculs quantitatifs sur le matériel provenant des couches de destruction, il est possible de déterminer qu'une partie des murs hors-sol était également en pierre, tandis que les portions supérieures étaient en bois, probablement monté selon la technique du *Blockbau*. Le toit, enfin, était recouvert de plaques de siltite (une roche sédimentaire locale), et devait être composé de deux versants, avec une inclinaison d'environ 20° (ROSSI *et al.* 1999, p. 160). L'entrée de la maison était située sur le côté nord, qui était plus protégé ; à travers une porte en bois, on accédait à un couloir couvert, qui descendait jusqu'au plan de vie de l'habitation à travers huit marches en pierre. Ce dernier était constitué d'un sol en terre battue, gravillons et argile, coupé à un endroit par

une fosse, peut-être un foyer. La solution du couloir – déjà rencontrée à Castelraimondo et en particulier en aire rétique et vénète occidentale – remplissait d'un côté des fonctions climatiques (contre le froid et le vent), mais d'un autre côté il constituait un diaphragme architectonique pour qui accédait à l'habitation (MIGLIAVACCA 1996, p. 79-81). De plus, des bases carrées de grès ont été trouvées le long de l'axe central de l'édifice et son **périmètre intérieur**. Elles constituaient le point d'appui pour des **montants** de bois qui soutenaient les poutres d'une **mezzanine** (peut-être un grenier ou une grange) mais en même temps elles assuraient l'organisation interne de l'espace, qui était réparti par des cloisons de bois, en fonction des diverses fonctions. En effet, le matériel archéologique a mis en évidence le fait que l'espace semi-souterrain, bien qu'assez modeste, prévoyait une aire de séjour et de repos à côté de petites pièces destinées au tissage et au stockage des denrées ou des objets de travail.

Pour ce qui est de la technique de construction, la partie haute de l'habitation devait être construite avec la technique du *Blockbau* (structure de **poutres enchevêtrées à leurs extrémités**) (fig. 14), que Vitruve appelle *opus cardinatum* (24) : il s'agit d'un système qui consent d'édifier des structures solides tout en ne demandant pas d'expertise particulière. Les séparations internes, au contraire, semblent présenter une technique semblable au *Ständerbau*, qui est une structure à châssis portant avec des axes ou des planches disposées verticalement (ROSSI *et al.* 1999, p. 158-160).

L'habitation, qu'il faut considérer comme une structure à caractère permanent et non saisonnier, s'écroula suite à un incendie qui, en scellant le matériel qui s'y trouvait en position primaire, fournit un *terminus ante quem* chronologique. Puisqu'il s'agit en grande partie d'objets liés à une utilisation quotidienne, il est possible de reconstituer une image directe de la vie de l'édifice. L'espace le plus interne – loin de la porte, destiné au séjour et au repos – a livré des objets d'ornement personnel ; parmi ceux-ci figurent

deux fibules de tradition laténienne mais de production locale (La Tène C2, II^e siècle av. J.-C.), répandue entre le Trentin-Haut Adige et le Canton Tessin, ainsi que des bracelets en spirale et un pendentif de tradition vénète-atestine (III^e - I^{er} siècle av. J.-C.), tout comme d'autres objets de tradition et production Fritzens-Sanzeno et, d'une manière plus générale, alpine (ROSSI *et al.* 1999, p. 146).

Il apparaît clairement que le modèle d'habitation décrit trouve une ample diffusion en montagne – pensons aussi aux sites de Darfo Boario Terme et Berzo Demo, toujours en Valcamonica). Ce modèle ne se qualifie pas tant en fonction d'une appartenance ethnique ou culturelle, mais on le retrouve dans des communautés situées dans une aire qui va des Préalpes lombardes jusqu'au Trentin-Haut Adige, durant le second âge du Fer. À côté de cela, la technique de construction est adaptée selon les exigences locales d'un point de vue à la fois environnemental que climatique et fonctionnel. La présence celte dans ces contextes alpins est davantage l'expression d'un processus d'interaction économique et commerciale avec les peuplades indigènes, dans une **dynamique** où l'on entrevoit déjà à l'horizon de nouvelles **dynamiques**, **même pour ce qui est de l'habitat**, véhiculées par Rome.

Les territoires insubrien et cénomaniens

Déjà en 1991, M. T. Grassi affirmait que les Insubriens résultaient comme pratiquement inexistant du point de vue archéologique : le plus puissant *ethnos* celte au nord du Pô – à en croire Polybe (25) – ne nous avait laissé apparemment que des tombes datées entre la fin du II^e et le I^{er} siècle av. J.-C., à savoir en pleine romanisation de la Transpadane (GRASSI 1991, p. 12-13). Le portrait n'était que partiellement complété par l'épigraphie de l'époque romaine qui conservait quelques traces des noms de nombreux *vici* insubriens situés dans la bande de plaine et de

²⁴ Vitr. X, 15, 4.

²⁵ Polyb. II, 17.

piémont au nord de Milan (26). Grâce à l'historiographie latine, en outre, nous savons que le territoire des *Comenses*, appartenant à l'aire insubrienne (RAPI 2014, p. 375-385), avait un centre principal (un *oppidum*), *Comum*, et vingt-huit centres mineurs (*castella*), qui probablement étaient dans un rapport de dépendance avec Côme : en 196 av. J.-C., en effet, la reddition de l'*oppidum* aux Romains détermine la reddition des agglomérations mineures de la région, ce qui atteste une dépendance politique et peut-être aussi administrative (27). En définitive, ce dont a le plus souffert la recherche archéologique est l'absence de données sur les centres habités, qu'ils soient petits ou d'une consistance majeure. Parmi ces derniers se trouvait certainement *Mediolanum*, la capitale des Insubres, la **ville** (*urbs*) fondée par Bellouesus, même si Strabon la définit (28) – comme nous l'avons vu – en tant que village, et qu'il considère l'intervention romaine comme fondamentale pour sa transformation en ville. Devant une approche critique aux sources, il est de toute façon peu crédible que le centre politico-religieux d'une des plus puissantes confédérations celtes de la Cisalpine (les Insubriens), où la présence d'une frappe monétaire et d'un sanctuaire confédéral (29) est attestée, ne soit en réalité qu'un modeste village de cabanes. Du reste, les difficultés rencontrées par l'armée romaine dans la conquête de *Mediolanum* durant les campagnes militaires de la fin du III^e siècle av. J.-C. portent à supposer la présence de structures de défense de l'habitat d'une certaine efficacité.

Toutefois, malgré cela, en ce qui concerne l'*oppidum* celte de *Mediolanum* au IV^e - III^e siècle av. J.-C., la tradition historiographique offre peu d'informations. Les trouvailles archéologiques pour ces périodes, de leur côté, sont bien souvent

hors contexte, c'est-à-dire qu'elles proviennent de couches altérées déjà durant l'antiquité. Nonobstant cela, ces trouvailles nous fournissent une donnée non négligeable, puisque leur simple distribution spatiale nous permet de déduire que l'*oppidum* recouvrait une extension qui n'était pas beaucoup plus grande que celle de l'**implantation Golasecca** du V^e siècle av. J.-C. Malheureusement, aucune trace n'a encore été trouvée de l'enceinte défensive du **site**, qui était probablement construite en bois et terre, dont on suppose l'existence via les sources. Il est fort probable que les habitations étaient réalisées dans les mêmes matériaux, par analogie avec les autres centres de la même époque et avec des témoignages archéologiques plus récents. L'utilisation de ces techniques de construction en matériaux « pauvres », différents des briques cuites, des pierres et du marbre qui caractérise les cités italiennes, explique peut-être l'appellation de village que Strabon attribue à *Mediolanum*. Enfin, l'absence de traces des niveaux d'occupation ou de construction de l'habitat du IV^e au II^e siècle av. J.-C. est à imputer aux interventions de bonification et de restructuration effectuées au I^{er} siècle av. J.-C. pour adapter le centre aux exigences urbanistiques romaines. Ces travaux comportèrent d'importants terrassements qui impliquèrent l'élimination de la majeure partie des niveaux d'occupation plus anciens, ceux de l'âge du Fer (CERESA MORI 2004, p. 43).

Malgré la richesse d'informations fournies par les sources littéraires et l'**effervescence** de la recherche de terrain, la documentation pour le territoire des Cénomans des IV^e et III^e siècles av. J.-C. s'avère être assez lacuneuse et privée de **véritables complexes de matériel**, régulièrement fouillés, et ce particulièrement pour les habitats (DE MARINIS 2001, p. 223). En effet, les témoignages archéologiques du faciès cénomannen sont presque complètement de nature funéraire et se concentrent dans la bande de plaine comprise entre les fleuves Oglio et Adige, marquée par les « villes » de Brescia (*Brixia*) et Vérone (*Verona*).

²⁶ CIL V, 5227, ILS 4824. SI 847. CIL V, 5471 ; 5496 ; 5504 ; 5511 ; 5528 ; 5584 ; 5604 ; 5907 ; 6587 ; 6617.

²⁷ Liv. XXXIII, 34, 9-14. Une situation semblable est relatée par Polybe, dans le cas de *Mediolanum*, dont la chute provoque une capitulation de toute la région en faveur des Romains, Polyb. II, 35, 1.

²⁸ Cf. note 9.

²⁹ Polyb. II, 32.

En effet, jusqu'à il y a quelques années, les découvertes archéologiques étaient limitées dans des zones marginales du territoire indiqué, et excluaient Brescia, le centre principal des Cénomans, du moins si l'on se base sur un passage de Tite-Live (30) qui affirme sans doute possible la présence à Brescia d'un centre (un *oppidum* ?) celte auquel devaient être attribuées d'importantes fonctions politiques. Les fouilles des années 1970 sous le *Capitolium* romain (ARSLAN 1972-1973, p. 99-140) et celles qui furent réalisées plus tard dans le centre de la ville moderne (ROSSI 1996, p. 15-18) ont atteint les niveaux des IV^e et III^e siècles av. J.-C. Ces fouilles permettent aujourd'hui d'attribuer à la ville l'ancienneté et l'importance rappelée par les sources. Les sondages, en effet, ont reconnu la présence d'une implantation cénomaniennne, étendue sur environ 15 ha, qui se substitue à un habitat précédent datable du V^e siècle av. J.-C. (DE MARINIS 1991, p. 93-107). La documentation pour les IV^e et III^e siècles av. J.-C. reste tout aussi maigre pour Brescia, mais il est possible de déterminer que les premiers niveaux de la cité romaine se sont implantés directement sur ceux de l'habitat celte, ce qui porta à l'effacement des structures construites de l'*oppidum* préromain, qui devait être caractérisé par des édifices en matériaux périssables comme le bois et l'argile (ROSSI 1996, p. 17 ; FRONTINI, ONGARO 1996, p. 23-71). La situation pour le II^e siècle av. J.-C. est encore plus marquée : la cité celte se révèle déjà avec un plan urbanistique bien défini pour ce qui est du tracé routier et dans l'individuation des aires à fonction résidentielle et sacrée, qui sera maintenu et rationalisé durant l'époque romaine (BONINI 1998, p. 92).

CONCLUSION

Tenter de trouver une synthèse pour les données exposées est une tâche qui n'est pas des plus aisées, étant donné la variété et l'hétérogénéité de plusieurs d'entre elles, sans oublier aussi que la

documentation archéologique s'avère être, dans l'ample horizon de la Cisalpine, encore modeste. Déjà G. A. Mansuelli observait un manque généralisé de conservation de restes urbanistiques et « monumentaux » des habitats celtes cisalpins. Ce manque était à imputer, selon lui, à l'usage de ces populations de détruire par le feu leurs *oppida*, *vici* et *tecta*, avant d'effectuer leurs migrations de masse, comme nous l'apprend César (31) pour le monde transalpin (MANSUELLI 1991, p. 20). Dans tous les cas, il en résulte, pour ne citer qu'un exemple, que le faciès de la Bologne celtique soit encore aujourd'hui « évanescent » (ORTALLI 2002, p. 13).

En vérité, les nombreuses activités de *surveys* accomplies durant les quinze dernières années en Cisalpine ont permis d'identifier une diffusion considérable de sites (nécropoles et habitats), mais sans aucune fouille – souvent impossible – on ne peut disposer des informations relatives au type, à l'extension, à la durée et à la transformation du **site**, tout comme on manque de données sur la communauté qui l'a déterminé. Trouver des matériaux culturellement « celtes » ne signifie pas nécessairement que l'on se trouve en face d'un établissement ethniquement celte (VITALI 2009, p. 159).

C'est pourquoi, lorsque l'on analyse des habitats préromains selon des formules interprétatives basées sur un déterminisme **rigide** fondé sur une étroite association entre culture matérielle et identité ethnique, les conclusions ne pourront nécessairement qu'être limitées si pas erronées ; il est clair, en effet, que la culture laténienne ne peut plus être considérée comme la marque exclusive des populations celtes : les systèmes de bâti, les techniques de construction adoptées montrent partout en Cisalpine des fortes interactions avec les substrats locaux et les influences culturelles voisines. Le cas de l'agglomération **celto-rético-vénète** de Castelraimondo est dans ce sens exemplaire. En effet, à la tradition du bâti alpin sont associés des matériels vénètes et laténiens, sans que pour autant les habitants du site puissent

³⁰ Liv. XXXII, 30, 6 : « ...in vicis Cenomanorum Brixiamque, quod caput gentis erat ».

³¹ Caes., B.G. I, 5

se définir *stricto sensu* ni Vénètes ni Gaulois. À ce sujet, le centre de Monte Bibele est encore plus connu, là où le site se caractérise pour son identité étrusco-celte. Dans cette optique, le partage des habitats et des territoires de la part de groupes ethniques différents – pour la Cispadane les Étrusques, les Celtes, les Ligures et les Ombriens, et pour l’aire alpine les Vénètes, les Celtes et des populations autochtones alpines – était de fait une situation qui n’avait rien d’exceptionnel.

Beaucoup de questions restent encore à résoudre : grâce à une quantité plus importante d’évidences archéologiques pour les agglomérations secondaires (surtout montagnardes), il semblerait que la romanisation de la Cisalpine ait équivalu à une urbanisation systématique qui a effacé le faciès protohistorique de nombreux sites mineurs et majeurs (cf. Parme, *Brixia* ou Milan) ; mais dans quelle mesure la nature même des habitats celtes a pu jouer un rôle ? L’importance stratégique ou politico-religieuse a souvent constitué un élément de continuité de vie pour plusieurs sites protohistoriques après la romanisation, un processus qui a eu pour conséquence la destruction ou l’oblitération d’édifices et de l’urbanisme celte en général à l’avantage de fondations *ex novo* d’habitats à la romaine – transformation sans doute facilitée par l’emploi de techniques du bâti en matériaux périssables.

En définitive, face à la variété et à la complexité du panorama proposé, il nous paraît à ce moment encore trop tôt pour dresser un cadre exhaustif de l’archéologie du bâti en Cisalpine préromaine. Les contingences locales, les exigences environnementales et climatiques ainsi que les contacts avec les différentes cultures et civilisations pré-celtes de la péninsule ont tellement influencé les modes de vie des nouveaux arrivés (aussi en termes de bâti) – comme à Casalecchio, par exemple – que toute synthèse risquerait de devenir plutôt une simplification banalisante. De toute façon, malgré des progrès remarquables en termes de connaissances archéologiques, il faut souligner comment la documentation pour les IV^e et III^e siècles av. J.-C. dans plusieurs territoires (boïen et

cénomancien *in primis*) reste généralement encore trop lacunaire et privée d’un **corpus organique de matériel**, régulièrement fouillé, et ceci vaut en particulier pour les habitats.

En dehors des régions sous contrôle étrusque, l’emploi de couvertures en tuiles de terre cuite ne semble pas être attesté dans les habitats celtes cisalpins, tandis que la présence de la brique et du mortier – mais surtout de la brique – est de toute évidence une conséquence de la romanisation des techniques de construction. D’un autre côté, l’utilisation de matériaux périssables de tout genre (paille, canne, bois et argile) perdure quand même en association à la brique dans tous le territoire de la Cisalpine (BACCHETTA 2003, p. 33-34), et plus généralement dans tout le monde romain, comme le rapporte clairement Vitruve, surtout pour le milieu rural (32). À ce sujet l’on peut rappeler la « Domus du Labyrinthe du *vicus* de Calvatone/*Bedriacum* (dans la province de Cremona), qui emploie les techniques de l’adobe, du pisé et du torchis encore à l’époque romaine (du milieu - fin du I^{er} siècle av. J.-C. jusqu’à 150-250 ap. J.-C.) (ZENONI 2013, p. 504-506), ou encore les murs de la « Maison du Chirurgien » à Rimini (milieu du II^e siècle ap. J.-C.) qui sont réalisés en pan de bois (ORTALLI 2000, p. 513). Mais ces traditions édilitaires « pauvres » ne dérivent pas automatiquement du substrat préromain cisalpin, puisqu’elles sont transversales d’un point de vue ethnique, géographique et chronologique, à un tel point que créer une association de cause à effet entre technique de construction et appartenance identitaire des peuples celtes de la plaine du Pô serait, du moins à ce jour, aléatoire.

BIBLIOGRAPHIE

ADAM Anne-Marie (2006) - « Dépôt d’objets métalliques du second âge du Fer dans le nord-est de l’Italie et les Alpes orientales » dans BATAILLE Gérard & GUILLAUMET Jean-Paul - *Les dépôts métalliques au deuxième âge du Fer en Europe tempérée*, Actes du colloque de Glux-en-

³² Vitr. II, 1, 4-5.

- Glennie en 2004, Glux-en-Glennie, p. 135-145 (Bibracte, 11).
- ARDOVINO Angelo Maria (1998) - « L'area padana tra VI e II secolo a.C. », Catalogue d'exposition *Tesori della Postumia. Archeologia e storia intorno a una grande strada romana alle radici dell'Europa*, Electa, Milan, p. 37-44.
- ARSLAN Ermanno A. (1972-1973) - « Uno scavo stratigrafico davanti al *Capitolium* flavio di Brescia », *Atti. Centro studi e documentazione sull'Italia romana*, VI, Rome, p. 99-140.
- ARSLAN Ermanno A. (1991) - « I Transpadani » dans ARSLAN Ermanno A., Catalogue d'exposition *I Celti* 1991, Fabbri, Milan, p. 461-470.
- BACCHETTA Alberto (2003) - *Edilizia rurale romana. Materiali e tecniche costruttive nella Pianura Padana (II sec. a.C. – IV sec. d.C.)*, All'Insegna del Giglio, Florence, 166 p. (*Flos Italiae*. Documenti di archeologia della Cisalpina Romana, 4,)
- BANDELLI Gino (1990) - « Colonie e municipi delle regioni transpadane in età repubblicana » dans *La città nell'Italia settentrionale in età romana. Morfologie, strutture e funzionamento dei centri urbani nelle regiones X e XI*, Actes du colloque de Trieste en 1987, Collection de l'École française de Rome 130, Rome, p. 251-277.
- BANDELLI Gino (2001) - « Veneti e Carni dalle origini alla romanizzazione » dans BANDELLI Gino & FONTANA Federica - *Iulium Carnicum. Centro alpino tra Italia e Norico dalla protostoria all'età imperiale*, Actes du colloque d'Arta Terme - Cividale en 1995, Quasar Edizioni, Rome, p. 13-38.
- BONINI Antonella (1998) - « I Cenomani », Catalogue d'exposition *Tesori della Postumia. Archeologia e storia intorno a una grande strada romana alle radici dell'Europa*, Electa, Milan, p. 91-96.
- BOURDIN Stéphane (2014) - « Problèmes d'identités ethniques en Cisalpine : sociétés multi-ethniques ou identités multiples ? » dans BARRAL Philippe *et al.*, *Les Celtes et le Nord de l'Italie. Premier et Second Âges du fer*, Actes du colloque de Vérone en 2012, RAE et AFEAF, Dijon, p. 63-73.
- BRUNAUX Jean-Louis (2008) - « Fouilles françaises sur l'habitat de la "Pianella di Monte Savino" à Monterenzio » dans VITALI Daniele & VERGER Stéphane - *Tra mondo celtico e mondo italico. La necropoli di Monte Bibele*, Actes du colloque de Rome en 1997, University Press Bologna, Bologne, p. 269-292.
- CASINI Stefania & TIZZONI Marco (2014) - « *Mediolanum*: dati inediti dallo studio dei livelli preromani » dans BARRAL Philippe *et al.*, *Les Celtes et le Nord de l'Italie. Premier et Second Âges du fer*, Actes du colloque de Vérone en 2012, RAE et AFEAF, Dijon, p. 355-373.
- CÀSSOLA GUIDA Paola (1999) - « Il quadro del popolamento preromano nei territori attraversati dal Tagliamento » dans SANTORO BIANCHI Sara - *Studio e conservazione degli insediamenti minori romani in area alpina*, Actes du colloque de Forgaria nel Friuli en 1997, University Press Bologna, Bologne, p. 35-47.
- CAVALIERI Marco (2002) - « Note interpretative sulla dracma venetica rinvenuta a Castelraimondo. Campagna di scavo 2002 », *Aquileia Nostra*, 63, Aquileia, c. 217-230
- CAVALIERI Marco (2010) - « Le Alpi orientali del versante italiano tra età del Ferro e tarda Antichità. Sintesi storica in funzione dei più recenti dati archeologici », *Res Antiquae*, 7, Bruxelles, p. 271-330.
- CAVALIERI Marco (2013) - « Ὡς χιῶν ἡ Πώμη πάντα καλύπτει. Fonti e categorie storiografiche sull'identità romana », *Res Antiquae*, 10, Bruxelles, p. 41-84.
- CERESA MORI Anna (1995) - « *Mediolanum dall'oppidum celtico alla città romana* » dans CHRISTIE Neil - *Settlements and Economy in Italy 1500 BC – AD 1500. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology*, Oxbow Books, Oxford, p. 465-476.
- CERESA MORI Anna & TIZZONI Marco (2004) - « Milano nell'età del Ferro » dans CERESA MORI Anna - *L'anfiteatro di Milano ed il suo quartiere*, Skira, Milan, p. 41-45.
- CRINITI Nicola (1991) - *La Tabula Alimentaria di Veleia. Introduzione storica, edizione critica, traduzione, indici onomastici e toponimici, bibliografia veleiate*, Deputazione di storia patria per le Province parmensi, Parme, 345 p.

- CUSCITO Giuseppe (2001) - « I Celti nell'Adriatico. Le ragioni di un convegno di studio », dans CUSCITO Giuseppe - *I Celti nell'Alto Adriatico*, Actes du colloque de Trieste en 2001, Antichità altoadriatiche 48, Editreg, Trieste, p. 17-21.
- DE MARINIS Raffaele C. (1991) - « I Celti golasecchiani », dans ARSLAN Ermanno A., Catalogue d'exposition *I Celti* 1991, Fabbri, Milan, p. 93-107.
- DE MARINIS Raffaele C. (2001) - « I Celti in Lombardia » dans CUSCITO Giuseppe - *I Celti nell'Alto Adriatico*, Actes du colloque de Trieste en 2001, Antichità altoadriatiche 48, Editreg, Trieste, p. 203-226.
- DE MARINIS Raffaele C. (2007) - *La civiltà di Golasecca: i più antichi Celti d'Italia*, Support didactique du cours de palethnologie (Università degli Studi di Milano), non publié, 125 p.
- ETTLINGER Elisabeth (1973) - *Die römischen Fibeln in der Schweiz*, Francke, Berne, 198 p.
- FESTI Anna & RIGOBELLO Paola (1990) - « La casa » dans VITALI Daniele - *Monterenzio e la valle dell'Idice, archeologia e storia di un territorio*, University Press Bologna, Monterenzio, p. 97-99.
- FICHTL Sthefan (2005) - *La ville celtique : les oppida de 150 av. J.-C à 15 ap. J.-C.*, Éditions Errance, Paris, 238 p.
- FRONTINI Patrizia, ONGARO Gabriella (1996) - « Brescia tra l'età del Bronzo e l'età gallica », dans ROSSI Filli - *Carta archeologica della Lombardia. Provincia di Brescia*, V, Panini, Modène, p. 23-71.
- GABBA Emilio (1986) - « I Romani nell'Insubria : trasformazione, adeguamento e sopravvivenza delle strutture socio-economiche galliche » dans *La Lombardia tra protostoria e romanità*, Actes du colloque de Côme en 1984, Società Archeologica Comense, Côme, p. 31-41.
- GIUSBERTI Gianni (1995) - « Fratturazione osteomantica e rituali sacrificali a Castelraimondo di Forgaria nel Friuli (UD) » dans SANTORO BIANCHI Sara - *Castelraimondo scavi 1988-1990. II. Informatica, archeometria e studio dei materiali*, «L'Erma» di Bretschneider, Rome, p. 389-481.
- GLEIRSCHER PAUL (2001) - « Nuovi dati sul periodo tardo Hallstattiano e La Tène in Carinzia » dans VITRI Serena & ORIOLO Flaviana - *I Celti in Carnia e nell'arco alpino centro orientale*, Actes du colloque de Tolmezzo en 1999, Editreg, Trieste, p. 211-226.
- GOUDINEAU Christian (1980) - « La Gaule méridionale » dans DUBY Georges - *Histoire de la France urbaine*, I, Éditions Le Seuil, Paris, p. 143-193.
- GRASSI Maria Teresa (1991) - *I Celti in Italia*, Longanesi, Milan, 154 p.
- KNOBLOCH Roberto (2014) - « Nouvelles recherches sur l'oppidum gaulois d'Acerrae » dans BARRAL Philippe *et al.*, *Les Celtes et le Nord de l'Italie. Premier et Second Âges du fer*, Actes du colloque de Vérone en 2012, RAE et AFEAF, Dijon, p. 471-473.
- KRUTA Venceslas (1993) - « Città e territorio presso i Celti: il caso insubre », *Rassegna di studi del civico Museo archeologico e del civico gabinetto numismatico di Milano*, 51/52, Milan, p. 47-54.
- KRUTA Venceslas & MALNATI Luigi (1995) - « Castelfranco (prov. Modena): "Forte Urbano" », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 107, 1, Rome, p. 529-534.
- KRUTA Venceslas, MALNATI Luigi, CARDARELLI Andrea (1993) - « Fouilles archéologiques de Magreta (comm. De Formigine, prov. de Modène): "Podere Decima" », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 105, Rome, p. 473-477.
- KRUTA Venceslas & MANFREDI Valerio M. (1999) - *I Celti in Italia*, Mondadori, Milan, 324 p.
- LOCATELLI Daniela (2013) - « Tombe e rituali funerari. Il panorama delle testimonianze » dans LOCATELLI Daniela, MALNATI Luigi, MARAS Daniele F., Catalogue de l'exposition *Storie della prima Parma. Etruschi, Galli, Romani: le origini della città alla luce delle nuove scoperte archeologiche*, «L'Erma» di Bretschneider, Rome, p. 43-45.
- MAIER Ferdinand (1991) - « Gli oppida celtici » dans ARSLAN Ermanno A., Catalogue d'exposition *I Celti* 1991, Fabbri, Milan, p. 220-235.
- MALNATI Luigi (2000) - « La documentazione archeologica: l'Emilia occidentale » dans MARINI

CALVANI Mirella, Catalogue d'exposition *Aemilia. La cultura romana in Emilia Romagna dal III sec. a.C. all'età costantiniana*, Marsilio, Venice, p. 9-17.

MALNATI Luigi (2003) - « L'età del Ferro nella pianura modenese », dans MALNATI Luigi & CARDARELLI Andrea - *Atlante dei beni Archeologici della Provincia di Modena, I, Pianura*, All'Insegna del Giglio, Florence, p. 33-37.

MALNATI Luigi (2013) - « Gallica Parma » dans LOCATELLI Daniela, MALNATI Luigi, MARAS Daniele F., Catalogue de l'exposition *Storie della prima Parma. Etruschi, Galli, Romani: le origini della città alla luce delle nuove scoperte archeologiche*, «L'Erma» di Bretschneider, Rome, p. 59-61.

MANSUELLI Guido Achille (1991) - « I Celti e l'Europa antica » dans ARSLAN Ermanno A., Catalogue d'exposition *I Celti 1991*, Fabbri, Milan, p. 15-21.

MIARI Monica (2000) - « La documentazione archeologica: l'Emilia centro-orientale » dans MARINI CALVANI Mirella, Catalogue d'exposition *Aemilia. La cultura romana in Emilia Romagna dal III sec. a.C. all'età costantiniana*, Marsilio, Venice, p. 3-8.

MARZATICO Franco (2014) - « Il mondo retico fra Etruschi e Celti » dans BARRAL Philippe *et al.*, *Les Celtes et le Nord de l'Italie. Premier et Second Âges du fer*, Actes du colloque de Vérone en 2012, RAE et AFEAF, Dijon, p. 189-210.

MIGLIAVACCA Mara (1996) - « Lo spazio domestico nell'Età del Ferro, tecnologia edilizia e aree di attività tra VII e I sec. a.C. in una porzione dell'arco alpino orientale », *Preistoria Alpina*, 29, Trento, p. 5-161.

ORTALLI Jacopo (1990) - « Nuovi dati sul popolamento di età celtica nel territorio bolognese », *Études Celtiques*, XXVII, Paris, p. 7-41.

ORTALLI Jacopo (1998) - « Archeologia topografica: la ricostruzione dell'ambiente e dell'insediamento antico nell'esperienza di Casalecchio di Reno », dans FARIOLI CAMPANATI Raffaella - *XLIII Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, Ravenna 1997, Edizioni del Girasole, Ravenna, p. 565-606.

ORTALLI Jacopo (2000) - « Rimini: la Domus "del Chirurgo" » dans MARINI CALVANI Mirella, Catalogue d'exposition *Aemilia. La cultura romana in Emilia Romagna dal III sec. a.C. all'età costantiniana*, Marsilio, Venice, p. 513-518.

ORTALLI Jacopo (2002) - « L'insediamento antico nell'area: *status quaestionis* » dans ORTALLI Jacopo & PINI Laura - *Lo scavo archeologico di Via Foscolo-Frassinago a Bologna: aspetti insediativi e cultura materiale*, Quaderni di Archeologia dell'Emilia Romagna, 7, All'Insegna del Giglio, Florence, p. 11-15.

ORTALLI Jacopo (2002) - « Nuove fonti per la ricostruzione della topografia storica bolognese » dans ORTALLI Jacopo & PINI Laura - *Lo scavo archeologico di Via Foscolo-Frassinago a Bologna: aspetti insediativi e cultura materiale*, Quaderni di Archeologia dell'Emilia Romagna, 7, All'Insegna del Giglio, Florence, p. 143-156.

PANCALDI Pierangelo (2010) - « Spilamberto, Cava Ponte del Rio, Via Macchioni. Insediamento rustico e sepolcreti di età romana e altomedievale » dans LABATE Donato - *Notizie degli scavi e delle ricerche archeologiche nel Modenese (2008)*, Atti e memorie della Deputazione di Storia patria, Modène, p. 343-346.

PÉRÉ-NOGUÈS Sandra (2014) - « L'arrivée des Celtes en Italie du Nord à travers les lectures historiographiques grecques et romaines » dans BARRAL Philippe *et al.*, *Les Celtes et le Nord de l'Italie. Premier et Second Âges du fer*, Actes du colloque de Vérone en 2012, RAE et AFEAF, Dijon, p. 145-150.

PEYRE Christian (1987) - « Felsina et l'organisation du territoire des Boïens selon l'historiographie antique » dans *Celti ed Etruschi nell'Italia centro-settentrionale dal V sec. a.C. alla romanizzazione*, Actes du colloque de Bologne en 1985, Bologne, Santerno Edizioni, p. 101-110.

PEYRE Christian (1992) - « L'historiographie gréco-romaine et la celtisation de Bologne étrusque » dans VITALI Daniele - *Tombe e necropoli galliche di Bologna e territorio*, Bologna, Istituto per la storia di Bologna, p. 7-45.

RAPI Marta (2014) - « Le Second Âge du fer dans le territoire de Côme et le bassin du Lario » dans BARRAL Philippe *et al.*, *Les Celtes et le Nord de*

- l'Italie. Premier et Second Âges du fer*, Actes du colloque de Vérone en 2012, RAE et AFEAF, Dijon, p. 375-385.
- ROSSI Filli (1996) - « Brescia preromana: stato degli studi e nuove prospettive di ricerca », dans ROSSI Filli - *Carta archeologica della Lombardia. Provincia di Brescia*, V, Panini, Modène, p. 15-18.
- ROSSI Filli *et al.* (1999) - « La casa camuna di Pescarzo di Capo di Ponte » dans SANTORO BIANCHI Sara - *Studio e conservazione degli insediamenti minori romani in area alpina*, Actes du colloque de Forgaria del Friuli en 1997, Bologna University Press, Bologne, p. 143-170.
- SANTORO BIANCHI Sara (1992) - « I risultati dello scavo » dans SANTORO BIANCHI Sara - *Castelraimondo scavi 1988-1990. I. Lo scavo, «L'Erma» di Bretschneider*, Rome, p. 125-228.
- SANTORO BIANCHI Sara (2001) - « Edilizia abitativa negli insediamenti d'altura dell'Italia nordorientale. Alcune riflessioni » dans *Abitare in Cisalpina. L'edilizia privata nelle città e nel territorio in età romana*, Actes du colloque d'Aquilée en 2000, *Antichità altoadriatiche* 49, Editreg, Trieste, p. 425-446.
- SANTORO BIANCHI Sara (2004) - « I villaggi d'altura del Friuli fra IV e II sec. a.C. » dans AGUSTA-BOULAROT Sandrine & LAFON Xavier - *Des Ibères aux Vénètes*, Collection de l'École française de Rome 328, Rome, p. 409-443.
- SASSATELLI Giuseppe (2008) - « Celti ed Etruschi nell'Etruria Padana e nell'Italia settentrionale » dans VITALI Daniele & VERGER Stéphane - *Tra mondo celtico e mondo italico. La necropoli di Monte Bibele*, Actes du colloque de Rome en 1997, University Press Bologna, Bologne, p. 323-348.
- TORELLI Mario (1987) - « I Galli e gli Etruschi » dans *Celti ed Etruschi nell'Italia centro-settentrionale dal V secolo a.C. alla romanizzazione*, Actes du colloque de Bologne en 1985, Bologne, Santerno Edizioni, p. 1-8.
- TORELLI Mario (1998) - « La Gallia transpadana, laboratorio della romanizzazione », *Catalogue d'exposition Tesori della Postumia. Archeologia e storia intorno a una grande strada romana alle radici dell'Europa*, Electa, Milan, p. 27-33.
- VITALI Daniele (1987) - « Monte Bibele tra Etruschi e Celti: dati archeologici ed interpretazione storica » dans *Celti ed Etruschi nell'Italia centro-settentrionale dal V secolo a.C. alla romanizzazione*, Actes du colloque de Bologne en 1985, Bologne, Santerno Edizioni, p. 309-380.
- VITALI Daniele (1990) - « Considerazioni sull'abitato di Monte Bibele » dans VITALI Daniele - *Monterenzio e la valle dell'Idice, archeologia e storia di un territorio*, University Press Bologna, Monterenzio, p. 89-96.
- VITALI Daniele (1991) - « Rituels et sanctuaires celtiques dans la région des Boïens d'Italie » dans BRUNAUX Jean-Louis, *Les sanctuaires celtiques et le monde méditerranéen*, Actes du colloque de Saint-Riquier en 1990, *Archéologie aujourd'hui. Dossiers de protohistoire*, 3, Éditions Errance, Paris, p. 79-96.
- VITALI Daniele (2001) - « I Celti a sud del Po » dans CUSCITO Giuseppe - *I Celti nell'Alto Adriatico*, Actes du colloque de Trieste en 2001, *Antichità Altoadriatiche*, 48, Editreg, Trieste, p. 227-239.
- VITALI Daniele (2009) - « Celti e Liguri nel territorio di Parma » dans VERA Domenico - *Storia di Parma. Parma romana*, MUP, Parme, 10 vol. II, p. 147-179.
- VITALI Daniele & GUILLAUMET Jean-Paul (2014) - « Introduction aux actes » dans BARRAL Philippe *et al.*, *Les Celtes et le Nord de l'Italie. Premier et Second Âges du fer*, Actes du colloque de Vérone en 2012, RAE et AFEAF, Dijon, p. 7-13.
- VITRI Serena (2001a) - « L'alto Friuli tra età del Ferro e romanizzazione: nuovi dati da indagini recenti », dans BANDELLI Gino & FONTANA Federica - *Iulium Carnicum. Centro alpino tra Italia e Norico dalla protostoria all'età imperiale*, Actes du colloque d'Arta Terme - Cividale en 1995, Quasar Edizioni, Rome, p. 39-83.
- VITRI Serena (2001b) - « Lo stato della ricerca protostorica in Carnia » dans VITRI Serena & ORIOLO Flaviana - *I Celti in Carnia e nell'arco alpino centro orientale*, Actes du colloque de Tolmezzo en 1999, Editreg, Trieste, p. 19-50.
- ZANARINI Stefania (1995) - « Materiali metallici » dans SANTORO BIANCHI Sara - *Castelraimondo scavi 1988-1990. II. Informatica, archeometria e studio dei materiali*, «L'Erma» di Bretschneider, Rome, p. 365-378.

ZENONI Gioia (2013) - « Gli alzati in terra cruda :
dalla distruzione alla ricostruzione » dans
GRASSI Maria Teresa - *Calvatone-Bedriacum. I
nuovi scavi nell'area della Domus del Labirinto (2001-
2006)*, Postumia, 24/3, Publi-Paolini, Mantoue, p.
503-511.